

2000

# La satire médicale chez Morlière, Guy de Maupassant et Jules Romains

Lionel Charles A. F Romanens  
*San Jose State University*

Follow this and additional works at: [https://scholarworks.sjsu.edu/etd\\_theses](https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses)

---

## Recommended Citation

Romanens, Lionel Charles A. F, "La satire médicale chez Morlière, Guy de Maupassant et Jules Romains" (2000). *Master's Theses*. 2011.

DOI: <https://doi.org/10.31979/etd.ukbs-nf3y>

[https://scholarworks.sjsu.edu/etd\\_theses/2011](https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses/2011)

This Thesis is brought to you for free and open access by the Master's Theses and Graduate Research at SJSU ScholarWorks. It has been accepted for inclusion in Master's Theses by an authorized administrator of SJSU ScholarWorks. For more information, please contact [scholarworks@sjsu.edu](mailto:scholarworks@sjsu.edu).

## **INFORMATION TO USERS**

**This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.**

**The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.**

**In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.**

**Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.**

**Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.**

**Bell & Howell Information and Learning  
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA  
800-521-0600**

**UMI<sup>®</sup>**



**LA SATIRE MÉDICALE**  
**CHEZ MOLIERE, GUY DE MAUPASSANT ET JULES ROMAINS**

**A Thesis**

**Presented to**

**The Faculty of the Department of Foreign Languages**

**San Jose State University**

**In Partial Fulfillment**

**of the Requirements for the Degree**

**Master of Arts**

**by**

**Lionel Charles A. F. Romanens**

**May 2000**

UMI Number: 1399815

Copyright 2000 by  
Romanens, Lionel Charles A. F.

All rights reserved.

UMI<sup>®</sup>

---

UMI Microform 1399815

Copyright 2000 by Bell & Howell Information and Learning Company.  
All rights reserved. This microform edition is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

---

Bell & Howell Information and Learning Company  
300 North Zeeb Road  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106-1346

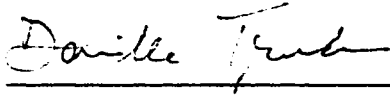
**© 2000**

**Lionel Charles A. F. Romanens**

**ALL RIGHTS RESERVED**

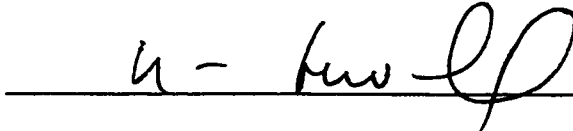
***Tous droits réservés***

APPROVED FOR THE DEPARTMENT OF FOREIGN LANGUAGES



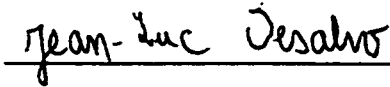
---

Dr. Danielle Trudeau



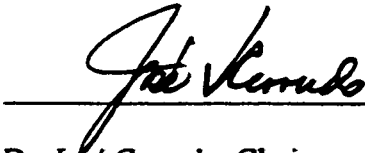
---

Dr. Dominique van Hooff



---

Dr. Jean-Luc Desalvo



---

Dr. José Cerrudo, Chair

APPROVED FOR THE UNIVERSITY



---

## ABSTRACT

### LA SATIRE MÉDICALE

#### CHEZ MOLIÈRE, GUY DE MAUPASSANT ET JULES ROMAINS

by Lionel Romanens

Many French writers have produced satires and very critical portraits of the medical world and charlatans. In the 17<sup>th</sup> century, the French classical period, Molière's works were the principal observatory point. In several of his plays he portrayed impostors and pinpointed the dangerous effect of medical treatments performed by quacks.

During the industrial revolution era of the 19<sup>th</sup> century, Guy de Maupassant, in his novel *Mont-Oriol*, described the transformation of a region into a spa by a mountebank with the complicity of unscrupulous doctors to attract health-seekers.

At the beginning of the 20<sup>th</sup> century, Jules Romains, in his play *Knock*, highlighted the dangerous and frightening power of a maniac medicine man, who wanted to hospitalize an entire town's population.

These authors are united in their caricature of the misuse of medicine. Although medical treatments have improved, too many mistakes, misdiagnoses, and correspondingly malpractice suits nowadays are still frequent, which tells us that the satirical messages of these writers are still relevant and important today.



**à Danielle pour ses commentaires, ses corrections et prêts d'ouvrages.**

**à Dominique pour ses avis, ses encouragements et prêts d'ouvrages.**

**à Nicole pour son érudition et ses inspirants conseils.**

## TABLE DES MATIÈRES

<b>Introduction</b> .....	1
<b>CHAPITRE I: Molière, contempteur de la médecine</b> .....	8
A- La satire des médecins et des apothicaires chez Molière.....	10
1. <i>L'Amour médecin</i> ou la médecine à mille facettes.....	11
2. <i>Dom Juan</i> ou l'impie en médecine.....	16
3. <i>Le Médecin malgré lui</i> mais heureux de l'être.....	17
4. <i>Monsieur de Pourceaugnac</i> ou le malade malgré lui.....	20
5. <i>Le Malade imaginaire</i> ou le zénith de la médecine.....	23
B- Satire de la médecine en tant que fausse science.....	27
C- Conclusion partielle.....	30
<b>Chapitre II: Guy de Maupassant</b>	
1. Le réalisme dans la médecine.....	39
2. Les médecins dans <i>Mont-Oriol</i> .....	49
3. Les malades dans <i>Mont-Oriol</i> .....	55
4. La médecine-industrie.....	60
5. L'attrance de Maupassant pour la folie et le suicide.....	63
Conclusion partielle.....	65
<b>Chapitre III: Jules Romains</b>	
1. Satire de la médecine-entreprise dans <i>Knock</i> .....	70
2. Traits communs et disparités entre la satire médicale chez Molière, Guy de Maupassant et Jules Romains.....	91
<b>Conclusion générale: la mainmise de la médecine sur notre existence</b> .....	96
<b>Bibliographie</b> .....	102

## **INTRODUCTION**

**Au cours de cette décennie qui s'achève, le personnel hospitalier, incluant les médecins proprement dits, ont commencé à porter un uniforme bleu ou vert. Autre temps, autre couleur pourrait-on dire. Pourtant, pendant plusieurs siècles, le blanc avait été imposé partout. Il était de rigueur, pour quiconque pratiquait la médecine, de s'habiller strictement ainsi. En partie parce que cela pousse les soignants et leurs patients à accorder l'importance la plus extrême à la lutte contre les germes infectieux -quand ceux-ci furent reconnus comme tels- donc à la propreté. Mais en partie également, serait-on tenté de l'avancer, pour conjurer le mauvais sort ainsi que pour maintenir et renforcer le prestige, vacillant par moments, de l'éminent savant.**

**L'abandon du blanc et l'adoption d'autres couleurs dans le vêtement médical traduiraient-ils un changement d'optique de la part des disciples d'Esculape? Ou serait-ce une manière de se rapprocher davantage du patient, de se placer à son niveau? Ou encore serait-ce une façon de jeter bas les masques, de montrer que finalement on n'est plus un charlatan qui se déguise pour afficher un prétendu savoir, et exécute des tours de magie en priant pour qu'ils réussissent? Car, si de nos jours les progrès de la médecine peuvent (et ils y arrivent parfois) nous étonner, son lent développement, ses échecs retentissants, sa commercialisation, son industrialisation même, comme ses travers et ses manipulations de toutes sortes, ont fait l'objet de maints ouvrages techniques, scientifiques, statistiques et même comiques. N'étant pas médecin nous-mêmes, nous allons nous contenter d'étudier la dernière approche, tout en nous référant aux premières quand il le faudra. Pour cela nous**

allons analyser et retracer le portrait du médecin et de la médecine à travers différentes œuvres littéraires. Dans cette étude nous nous baserons principalement sur certaines pièces de Molière, sur *Mont-Oriol* de Guy de Maupassant et sur *Knock* de Jules Romains. Il nous a paru intéressant de les réunir dans une étude afin de les analyser et de les comparer du point de vue de la satire de la médecine.

Même au niveau de Molière il semblerait qu'il existe une certaine lacune en la matière, selon un spécialiste: "[...] il n'existe encore, à notre connaissance, aucune analyse systématique, exclusive et exhaustive, de l'ensemble des pièces dans lesquelles le poète comique a mis en scène des médecins vrais ou faux, dupes ou fourbes, appelés au chevet de malades par ruse, par méprise ou par imagination."<sup>1</sup> Notre propos est que dans certaines œuvres de Molière et les deux de Maupassant et Jules Romains, existe une ligne de continuité de la satire médicale, car, quoiqu'écrites à différentes époques, elles offrent certains traits communs. Nous allons donc tâcher, dans cette étude, de montrer l'évolution de la satire médicale qui relie Molière à Jules Romains en passant par Guy de Maupassant.

Molière se révèle très critique et railleur envers la préciosité, la fausse dévotion et la prétention. Il peut être aussi reconnu comme un contempteur de la médecine. Le médecin et la médecine faisaient partie des thèmes traditionnels des farces françaises et de la *commedia dell'arte* italienne<sup>2</sup>, bien avant Molière. Cependant, il faut reconnaître qu'il leur donna davantage d'ampleur en les développant en profondeur dans plusieurs de ses œuvres ou

---

<sup>1</sup> Patrick Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière, Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique* (Paris: Klincksieck, 1998), tome I, XIII.

<sup>2</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Georges Mongrédien (Paris: Garnier-Flammarion, 1965), Notice, tome II, 411.

même plus encore en leur consacrant une pièce entière comme *Le Malade imaginaire*. En hissant la comédie sur un plan presque égal à celui de la tragédie classique, Molière permit au grand public, public restreint mais le plus cultivé de l'époque, de réfléchir sur ces deux thèmes importants, tout en s'amusant. Le médecin et la médecine, traités jusqu'à cette époque-là par de petites troupes obscures dans des villes de provinces ou au coin des rues dans des foires, acquirent dès lors avec Molière leurs lettres de noblesse en entrant sur les prestigieuses scènes à Paris et à Versailles. C'est donc son rôle de novateur qui nous a poussés à le choisir comme point de départ essentiel de cette thèse.

Dans la première partie nous développons d'abord sa satire des médecins et des apothicaires -en qui il n'avait aucune confiance- car il convient de considérer séparément sa critique à leur égard et celle adressée à la médecine qu'il jugeait incapable de remplir son rôle. Dans *Le Médecin volant*, le valet Sganarelle joue le rôle d'un prétendu médecin qui ausculte une jeune fille, aimée de son maître Valère, afin d'aider celui-ci à s'en approcher sans éveiller l'attention du père.

Dans *L'Amour médecin*, Molière nous montre comment l'amour, thème si ressassé à son époque, peut s'allier dans le comique avec la raillerie au sujet des médecins. Il y met en contraste les diagnostics de quatre authentiques médecins -portraits d'après des modèles en fonction à la cour- avec celui d'un faux qui utilise ce déguisement pour s'approcher, comme dans *Le Médecin volant*, de la jeune fille dont il est épris.

Dans *Dom Juan*, Molière reprend partiellement le thème du *Médecin volant* en montrant à nouveau Sganarelle déguisé en médecin, cette fois-ci pour sauver son nouveau

maître Dom Juan embourbé dans de louches affaires. Malgré son côté bacié, selon certains critiques, cette pièce nous apparaît comme une réussite personnelle de Molière, car il y donne à Dom Juan ce côté original d'imposteur qui dénonce l'imposture de la médecine et des médecins.

Dans *Le Médecin malgré lui*, Molière s'amuse encore à démontrer que les médecins ne valent absolument rien, puisqu'un paysan ivrogne, et sans réelle instruction en la matière, peut embrasser cette carrière enrichissante. Et cela tout simplement en recevant des coups de bâton, à l'image de l'adoubement d'un aspirant chevalier.

Avec *Monsieur de Pourceaugnac*, l'auteur change de canevas. Cette fois-ci, il nous présente le cas d'un monsieur bien portant que des médecins veulent faire passer pour fou parce qu'on leur a fait croire qu'il l'était. Ce faisant, Molière veut nous montrer que les médecins de son époque n'établissaient leurs diagnostics que sur des faits non fondés et qu'on ferait mieux d'éviter d'être le patient de n'importe quel médecin ou apothicaire.

*Le Malade imaginaire* est la pièce "antimédicale" maîtresse dans l'œuvre de Molière. Il y reprend, à grande échelle, son thème principal déjà traité auparavant: des médecins aussi ridicules dans leurs agissements que dans leurs propos. Il y adjoint le portrait d'un homme, Argan. C'est un grand malade, ou du moins il se croit tel, parce qu'il s'en est laissé persuader par son médecin et son apothicaire pour qui il est une véritable "vache à lait".

La deuxième partie du chapitre consacré à Molière démontre jusqu'à quel point il se méfiait tout autant de la médecine que de ceux qui la pratiquaient. Reprenant des idées de

certains auteurs antérieurs, il cherche à démontrer dans ses œuvres que la profession médicale, à son époque, pouvait être comparée à de la supercherie pure et simple, car ne reposant sur aucun véritable fondement. Dans *L'Amour médecin*, le représentant officiel de la Faculté, M. Filerin, portrait d'un médecin ayant vécu à la cour, réprimande ses confrères qui, par leurs querelles de clocher, risquaient, dit-il, de faire éclater au grand jour "la forfanterie de (leur) art". Dans *Dom Juan*, le voleur de cœur et volage Dom Juan renchérit en déclarant à son valet Sganarelle que tout l'art de la médecine n'est que "pure grimace".

Dans *Le Médecin malgré lui*, Sganarelle se réjouit d'avoir embrassé la carrière médicale, à son corps défendant, ou ne se défendant pas, sous des coups de bâton. Car il avait entre-temps découvert que "c'est le métier le meilleur de tous", puisque "c'est toujours la faute de celui qui meurt." Alors que *Monsieur de Pouceaunac* révèle la faillite de la science médicale à poser un diagnostic valable, dans *Le Malade imaginaire*, Béralde, beau-frère d'Argan, déclare que c'est la nature, mais non point la médecine, qui nous est salutaire, et d'après une bergère, le savoir médical "n'est que pure chimère".

Le second chapitre est consacré au roman *Mont-Oriol*, de Guy de Maupassant. Après Molière, selon nous, la satire médicale n'avait guère évolué, mis à part quelques passages dans certaines œuvres, telles *Gil Blas*, de Lesage. Mais avec l'avènement de la société industrielle, la médecine a dû s'adapter pour embrasser le capitalisme vorace naissant. Telle est la raison pour laquelle nous avons choisi cet ouvrage où Maupassant traite en novateur la corruption médicale des temps modernes.

L'auteur ne se contente pas de nous montrer des médecins ridicules à l'image de ceux qu'on retrouve dans les œuvres de Molière. Il nous les peint, avec les couleurs les plus sombres, attachés à des chevaliers d'industrie, acceptant de se faire complices dans des tractations douteuses et même de participer à des supercheries dans le développement d'une ville d'eaux pour attirer le plus grand nombre possible de patients aux bourses bien gonflées. Maupassant, grand malade comme Molière, ne confina pas son intérêt pour la médecine uniquement à *Mont-Oriol*, car il a écrit des contes comme "Le Horla" et "L'Endormeuse", dans lesquels il traite les thèmes de la folie et du suicide.

Le troisième et dernier chapitre est consacré à *Knock ou le triomphe de la médecine*, de Jules Romains. Cette pièce de théâtre nous a paru l'ouvrage clé pour clore cette thèse. Selon nous, elle représente le pont jeté entre les médecins moliéresques, les médecins du XIXe siècle et les médecins modernes de notre époque. Knock, c'est toujours le médecin imposteur qu'on trouve chez Molière, car il s'embarque comme médecin-traitant à bord d'un navire avec, pour toutes connaissances, de vagues notions glanées sur des étiquettes de flacons de médicaments. Il est aussi à l'image des médecins de Maupassant, car il veut pratiquer la médecine à grande échelle, il veut traiter toute une localité où il arrive à mettre tout le monde au lit. Dans cette mégalomanie, il préfigure les médecins manipulateurs, les "psy" de notre époque. "Psy" que nous présentons, brièvement, dans *Un Cas intéressant* de Dino Buzzati. Ce dernier ouvrage amplifiant ce qu'on trouve déjà dans *Knock*, le côté inénarrable de la satire médicale passe au second plan pour faire place à une peur, peur de



**la toute-puissance de la médecine et des médecins qui, de leur rôle de soignant, passent à celui d'exécuteur.**

## CHAPITRE I

### **Molière, contempteur de la médecine**

Né à Paris le 15 janvier 1622, dans une famille bourgeoise de marchands tapissiers, rien apparemment ne prédisposait Jean-Baptiste Poquelin à embrasser la carrière littéraire. Pourtant en 1643, après des études de droit, il se lie avec une comédienne, Madeleine Béjart, et renonce à la charge de tapissier du roi que devait lui léguer son père. Ayant pris le nom de Molière, il fonde l'Illustre-Théâtre avec les Béjart avec qui il part en tournée en province. À Lyon il fait jouer en 1655 *L'Étourdi*, sa première comédie littéraire. Mais c'est à Paris, où il revient en 1658, qu'il va connaître ses plus grands succès avec sa troupe sous le patronage de Monsieur, frère du Roi.

À une époque où la comédie n'était pas considérée comme un "Grand Art" à l'égal de la tragédie qui, elle, célébrait et glorifiait principalement des nobles, Molière choisissait les modèles de ses personnages surtout dans la bourgeoisie et le petit peuple. Son esprit mordant a tourné en ridicule et a illustré des types qui sont devenus presque des personnages historiques tellement ils sont vivants dans la mémoire de nombreux spectateurs et lecteurs de ses pièces. Plusieurs générations successives les ont même adoptés comme représentants exemplaires de vices facilement reconnaissables chez l'être humain. C'est ainsi que, jusqu'à nos jours, un tartuff(e) est un faux dévot ou un hypocrite, et harpagon est un synonyme d'avare.

"Bouffon" principal et favori de Louis XIV, Molière pouvait s'attaquer sans trop de risques à tout ce que lui permettait son souverain. L'Église, en tant qu'institution officielle

très puissante à cette époque, se trouvant hors de son atteinte, ses cibles favorites furent des précieux, des faux dévots, des pédants, des bourgeois qui voulaient furieusement s'ennoblir, ainsi que des gens de condition modeste cherchant à tout prix à s'embourgeoiser.

Cependant, dans toute cette galerie de caractères carnavalesques, Molière introduisit, dès l'année 1659 avec *Le Médecin volant*, les corporations des médecins et des apothicaires pour la plus grande joie de ses spectateurs, mais aussi pour remplir son rôle de critique social. "La robe noire, le bonnet pointu, le jargon savant, les gestes sentencieux, la solennité lugubre, l'emphase professionnelle, quelle matière toute préparée pour la stylisation!"<sup>3</sup>

En cette période de limitation des connaissances médicales et d'étroitesse d'esprit des membres de la Faculté de médecine de Paris, Molière ridiculise les théories et les pratiques médicales qui ressemblaient fort à du charlatanisme. Malheureux en ménage, d'abord avec Madeleine Béjart puis avec Armande (la fille de Madeleine), Molière ne jouissait pas non plus d'une bonne santé. Il souffrait d'une toux persistante déjà à la fin de 1665 quand il écrivait *L'Amour médecin*.

Son train de vie effréné d'auteur-acteur-directeur de troupe associé à cette toux, qui occasionna des hémoptysies, l'obligèrent à s'aliter pendant quelque temps. Méfiant envers les médecins et préférant l'auto-médication, il "s'était mis au régime presque exclusif du lait" selon le Docteur L. Carcassonne.<sup>4</sup> Molière mourut, sûrement des suites de cette maladie, le 17 février 1673 juste après la quatrième représentation du *Malade imaginaire*.

---

<sup>3</sup> Léon Emery, *Molière, du métier à la pensée* (Lyon: Les Cahiers Libres, 1956) 49.

<sup>4</sup> Dr. L. Carcassonne, *Molière et la Médecine* (Nîmes: A. Catélan Libraire, 1877) 36.

Un certain docteur Maurice Raynaud “pense que c’était un anévrisme qui se rompit dans un effort.”<sup>5</sup> Mais il serait mort, plutôt, de phthisie (tuberculose) pulmonaire d’après Carcassonne.<sup>6</sup>

À des degrés divers, dans *Le Médecin volant* (1659), *L’Amour médecin* (1665), *Dom Juan* (1665), *Le Médecin malgré lui* (1666), *Monsieur de Pourceaugnac* (1669) et *Le Malade imaginaire* (1673), Molière, “impie en médecine” à l’image de son personnage Dom Juan, exerça son esprit mordant aux dépens des médecins ainsi que de leur science.

#### A.- La satire des médecins et des apothicaires chez Molière

Molière, dans la grande tradition médiévale des farces, campe le portrait de cinq médecins de son temps dans *L’Amour médecin*. Courte pièce, c’est sous le nom de comédie-ballet et accompagnée de la musique de Jean-Baptiste Lulli qu’elle fut représentée pour la première fois à Versailles le 15 septembre 1665 pour des réjouissances spéciales à la cour de Louis XIV. Les comédies-ballets, quelque anodines qu’elles soient en apparence, ne sont pas à dédaigner: “C’est là souvent, dans ces croquis rapides et légers, que Molière va à l’essentiel, renferme la substance même de ses réflexions et se livre à nous avec le plus de candeur.”<sup>7</sup>

Le sujet de *L’Amour médecin* avait été traité avant Molière dans des œuvres italiennes et françaises, telles les farces de la “*commedia dell’arte* dont le Docteur est un

<sup>5</sup> Carcassonne 37.

<sup>6</sup> Carcassonne 37.

<sup>7</sup> Gérard Defaux, *Molière, ou les Métamorphoses du Comique: De la Comédie Morale au Triomphe de la Folie*, édité par R.C. et V.A. La Charité (Lexington: French Forum Pub., 1980) 207.

des personnages classiques, [...] *Le Pédant joué* de Cyrano de Bergerac<sup>8</sup>, *Olymthe* de Charles Sorel, *Mariage de rien* de Montfleury et *L'Apothicaire dévalisé* de Villiers<sup>9</sup>, comme il le sera plus tard au XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple dans *Le Barbier de Séville* de Beaumarchais. Il s'agit d'un vieil homme qui essaie par tous les moyens de s'opposer au mariage d'une jeune fille, qui peut être sa fille ou une orpheline dont il a la charge. Malgré tous les obstacles dressés devant elle, cette jeune personne, aidée d'une comparse qui est souvent sa servante, réussit toujours à tromper la vigilance de son gardien au moyen des ruses les plus inattendues. Au nez et à la barbe du geôlier, l'amour finit toujours par triompher pour la plus grande joie des spectateurs de ces farces.

### 1. *L'Amour médecin* ou la médecine à mille facettes

À ce canevas Molière ajoute, dans *L'Amour médecin*, une satire des médecins de son temps. "Car, en vérité, le seul et indiscutable avantage que la comédie possède sur la médecine est celui de l'efficacité."<sup>10</sup> Bien sûr, comme pour le thème traditionnel de la jeune fille cherchant à se faire épouser de l'homme qu'elle aime contre le gré de son tuteur, les personnages de médecins comiques et même ridicules apparaissent déjà dans des œuvres du moyen âge. L'un des plus connus, *Le Vilain Mire*<sup>11</sup> inspira également Molière pour *Le Médecin volant* et *Le Médecin malgré lui*.

<sup>8</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Georges Mongrédien (Paris: Garnier-Flammarion, 1965), *Notice*, tome II, 411.

<sup>9</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat (Paris: Gallimard, 1959) *Notes et Variantes*, tome II, 935-36.

<sup>10</sup> Defaux 296.

<sup>11</sup> "Le Vilain Mire, l'humble prototype du *Médecin malgré lui*", a été publié par Joseph Bédier, *Les Fabliaux*, (Paris: Librairie Honoré Champion, 1964) 316.

Déjà dans *Le Médecin volant*, farce en un acte, jouée pour la première fois en 1659, il avait campé le portrait de Sganarelle, valet de Valère, que ce dernier force à endosser des habits de médecin pour l'aider dans une histoire d'amour. Sganarelle s'en donne à cœur joie et assure qu'il fera "aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville" (Scène 2). Il s'appuie prétendument sur Hippocrate et Galien dans une lapalissade (ou une tautologie se plairait à dire Roland Barthes): "une personne ne se porte pas bien quand elle est malade", puis dans un mélange de citations de Corneille, d'espagnol et de latin, il commence sa consultation: "Salamalec, salamalec. Rodrigue, as-tu du cœur? Signor, si; signor, non. Per omnia saecula saeculorum" (Scène 4).

Consultation on ne peut plus bizarre car, par le sang du père, il veut découvrir la maladie de la jeune fille, à qui il somme de ne pas mourir sans l'ordonnance du médecin. Ensuite il boit l'urine de la malade, qu'il avait réclamée pour analyse. Il voudrait bien lui prescrire des remèdes mais avoue ne plus se souvenir s'il sait écrire ou pas. Finalement il prétend ne point être "un homme mercenaire" mais empoche quand même l'argent qu'on lui donne pour la consultation. Cette farce, au-delà du comportement ridicule du médecin, se distingue surtout par la rapidité avec laquelle Sganarelle passe du costume de valet à celui de médecin, mais un faux, d'où le titre. C'est donc là une peinture d'un masque de médecin.

Dans *L'Amour médecin*, par contre, Molière s'attaque directement aux traditions ancrées dans la profession médicale, en faisant le portrait d'authentiques médecins de son temps. À cette époque la science médicale officielle n'avait pas encore accepté le principe

de la circulation du sang. Les médecins cherchaient uniquement à équilibrer ce qu'ils appelaient les humeurs ou fluides du corps, au nombre de quatre, c'est-à-dire le sang, la lymphe ou phlegme ou pituite, la bile ou cholère et l'atrabile ou mélancolie.<sup>12</sup> La détermination d'une trop grande quantité de l'une, ou de plusieurs humeurs, par rapport aux autres et leur impureté constituaient la source des diagnostics médicaux.

C'est ainsi qu'à la Scène 2 de l'Acte II, M. Tomès informe Sganarelle "qu'il y a beaucoup d'impuretés" dans le corps de sa fille Lucinde. Les maladies étaient traitées soit par des saignées contre la surabondance des humeurs, soit par des purges pour éliminer les humeurs corrompues ou peccantes, ou bien par l'absorption de remèdes créés par l'imagination fantaisiste des charlatans, comme l'orviétan apporté en France par un Italien natif d'Orvieto, Signor Heronimo de Ferrenti.<sup>13</sup> En contraste avec leurs connaissances plutôt rudimentaires, la plupart des médecins utilisaient un langage prétentieusement savant, le plus souvent fourmillant de termes grecs et latins pour mieux dérouter les non-professionnels. Il semble que Molière se soit servi de médecins de la Cour de Louis XIV, à savoir Esprit, Desfougerais, Guénaut et Dacquin pour peindre respectivement les personnages de Messieurs Tomès, Des Fonandrès, Macroton et Bahys. Le cinquième docteur, Monsieur Filerin personnifiant la Faculté selon divers critiques. Leurs noms auraient été tirés du grec par Boileau qui apporta sa collaboration à Molière.<sup>14</sup> "On dit

<sup>12</sup> De nos jours, colère, flegme et mélancolie indiquent un sentiment ou des traits de caractère.

<sup>13</sup> François Millepierres, *La vie quotidienne des Médecins au temps de Molière* (Paris: Hachette, 1964) 140.

<sup>14</sup> Carcassonne 9.

même que pour rendre les allusions plus claires, Molière fit jouer ses acteurs avec des masques aux traits de ses victimes.”<sup>15</sup>

D'après Carcassonne, un autre personnage historique qui aurait aidé Molière dans la genèse de *L'Amour médecin* serait son médecin personnel qui se nommait, ô ironie du sort, Mauvilain (sic). Ce Dr Mauvilain paraît-il, selon le Docteur L. Carcassonne, “aurait fourni à Molière certains détails et mots techniques dont le poète a tiré profit, quand il a mis les médecins en scène.” Le Dr Carcassonne de commenter: “On n'est jamais trahi que par les siens.”<sup>16</sup>

Molière acceptait volontiers les avis techniques de Mauvilain pour fustiger les médecins, mais se gardait bien de suivre ses ordonnances, comme d'ailleurs celles de tout autre docteur. Toujours selon Carcassonne, “en parlant de Mauvilain, Louis XIV demande un jour à Molière ‘Vous avez un médecin, que vous fait-il? - Sire, répondit Molière, nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais pas et je guéris.’”<sup>17</sup>

Cette méfiance éclate fort à propos, dans la bouche de Lisette, la suivante de Lucinde. À Sganarelle, père de cette dernière, qui veut appeler quatre médecins pour la soigner de sa prétendue maladie, Lisette fait remarquer qu'il en suffit d'un seul pour tuer quelqu'un. Et même, continue-t-elle au lieu de dire qu' “une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la poitrine” il faudrait dire qu' “elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires” (Acte II, Scène 1).

---

<sup>15</sup> Pierre Voltz, *La Comédie* (Paris: Librairie Armand Colin, 1964) 83.

<sup>16</sup> Carcassonne 14.

<sup>17</sup> Carcassonne 15.



M. Tomès et M. Bahys expriment bien l'étroitesse d'esprit des médecins ainsi que leur manque d'humanité. Pour eux, l'exercice de la médecine prime sur tout. Il faut qu'ils suivent à la lettre les directives données par la Faculté: "Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins" (Acte II, Scène 3) commente Tomès concernant les consultations. M. Bahys d'ajouter plus loin: "Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles" (Acte II, Scène 5).

Tomès et Des Fonandrès prescrivent deux traitements opposés, le premier une saignée, le second du vin émétique, préparation à base d'antimoine, métal analogue à l'arsenic. Macroton et Bahys ne s'en tirent pas mieux. Au *ridicule professionnel* s'ajoute un *ridicule physique*, selon Bergson: "Molière nous présente [...] Bahys et Macroton, il fait parler l'un d'eux très lentement, scandant son discours syllabe par syllabe, tandis que l'autre bredouille."<sup>18</sup> Parlant en détachant ses syllabes, Macroton, appuyé par Bahys, donne des explications invraisemblables sur les causes de la maladie, "une hypocondrie érotique d'origine hystérique,"<sup>19</sup> qui est en fait simplement simulée par Lucinde, fille de Sganarelle. Ce dernier finit par se décider à aller acheter de préférence de l'orviétan, panacée selon la rumeur publique de cette époque.

Après la sortie des médecins -des vrais, mais charlatans incapables-, survient un faux qui réussit à berner Sganarelle. C'est Clitandre, amoureux de Lucinde. Il s'introduit dans la maison déguisé en médecin qui guérit, dit-il, "par des paroles, par des sons, par des

<sup>18</sup> Henri Bergson, *Le Rire* (Paris: Presses Universitaires de France, 1961) 42-43.

<sup>19</sup> Patrick Dandrey, *Molière ou l'esthétique du ridicule* (Paris: Klincksieck, 1992) 377.

lettres, par des talismans et par des anneaux constellés” (Acte III, Scène 5). Tâtant le pouls du jobard Sganarelle, il lui fait croire que c'est ainsi que peut être déterminée la maladie de sa fille. Dans *L'Amour médecin*, Molière illustre ainsi les travers des médecins-charlatans et la confiance exagérée des parents des malades qui les consultent.

## **2. Dom Juan ou l'impie en médecine**

Dans *Dom Juan ou le Festin de Pierre*, jouée pour la première fois le 15 février 1665, Molière réutilise le personnage de Sganarelle, cette fois comme valet de Dom Juan. Ce dernier, empêtré dans ses aventures amoureuses, lui demande d'échanger leurs habits. Sganarelle préfère revêtir l'habit d'un médecin, “attirail ridicule” selon son maître. Bientôt des gens respectueux de son costume viennent le consulter, alors il joue son rôle.

Comme le fera plus tard, au XVIII<sup>e</sup> siècle, Gil Blas de Lesage, Sganarelle “soutient l'honneur de son habit, raisonne sur le mal de ses patients et leur fait des ordonnances à chacun [...], des ordonnances à l'aventure” (Acte III, Scène 1) et ce serait un heureux hasard si l'un des malades parvenait à guérir malgré tout, confie-t-il à Dom Juan. Mais celui-ci de le tranquilliser: “Par quelle raison n'aurais-tu pas les mêmes privilèges qu'ont tous les autres médecins? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades.” Dom Juan, en effet, ne croit “pas au séné, ni à la casse, ni au vin émétique” (Acte III, Scène 1). Ce qui surprend fort Sganarelle (derrière qui on voit très bien un sarcastique et ironique Molière), qui avait assisté à un miracle trois semaines auparavant: un agonisant qui

n'arrivait pas à mourir depuis six jours s'y laissa finalement glisser en buvant du vin émétique. Quel merveilleux médicament!

### 3. *Le Médecin malgré lui* mais heureux de l'être

Sganarelle, encore lui, reparaît dans *Le Médecin malgré lui*, cette fois en tant que paysan. Toujours en verve et, de plus, ivrogne qui fait trembler toute sa maisonnée, il est obligé de jouer encore le rôle d'un médecin mais contre son gré. Il ne reconnaît ses qualités que lorsqu'il reçoit une forte ration de coups de bâton. Du moins c'est ce que fait croire sa femme Martine, résolue à se venger de son violent mari, à des gens qui, justement, cherchent désespérément un médecin. Comme dans *Le Vilain Mire*<sup>20</sup> où la dame, battue trop souvent par son mari, déclare aux deux messagers du roi: "Mon mari est bon mire, je vous le jure. Il est plus fort en médecine que ne le fut jamais Hippocrate [...] Mais il a un naturel si bizarre qu'on ne tirera jamais rien de lui qu'à la condition de le battre bien."<sup>21</sup>

C'est là une structure typique de la farce. "L'intrigue repose sur un mauvais tour (ou farce selon les survivances du langage moderne) dont est victime un personnage ridicule."<sup>22</sup> En effet, après une bonne bastonnade, Sganarelle accepte son état de médecin, excentrique, "un peu capricieux", mais qui opère des guérisons miraculeuses. Comme dans *Le Médecin volant*, il utilise une pléthore de termes pseudo-savants, un mélange de latin macaronique, de prétendues citations d'Hippocrate et d'Aristote et prescrit les remèdes les plus fantaisistes

---

<sup>20</sup> "Ce conte faisait partie des contes populaires recueillis et conservés par la tradition orale". G. Chapon, éd. *Fabliaux et Contes du Moyen Âge* (Paris: Hatier, 1967) 25.

<sup>21</sup> Chapon 26.

<sup>22</sup> Voltz 83.

qui lui viennent à l'esprit. Amené dans la maison de Géronte pour ausculter Lucinde, la fille de celui-ci qui feint d'être muette, Molière lui met dans la bouche certains propos déjà utilisés dans *Le Médecin volant*. Parlant de la malade, il déclare péremptoirement dans la Scène 3 de l'Acte II: "Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin."

Pendant sa consultation, se tournant vers la malade et tout en parlant au père de celle-ci, il parodie la prise du pouls: "Donnez-moi votre bras. Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette." Géronte (honte à lui) n'y voit goutte: "Eh oui, Monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé du premier coup." Mal qu'il avait d'ailleurs lui-même indiqué auparavant à Sganarelle. Celui-ci de s'embarquer alors dans un discours pour en révéler les causes.

Plaçant le cœur et le foie en sens inverse dans ses explications, il réplique à Géronte, qui avait au moins remarqué cette incongruité malgré son incroyable crédulité, qu'il en était ainsi autrefois, "mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle."

Dans la Scène 4, pour appuyer ses dires, il demande à Jacqueline, la nourrice, qui l'attire beaucoup, de lui laisser lui appliquer "quelque petite saignée amiable", puisque -on croirait entendre Rabelais- "comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir." Il proteste contre ceux qui le prennent pour un médecin "mercenaire" mais, comme dans *Le Médecin volant*, finit quand même par empocher l'argent qu'on lui tend.

Sa rencontre avec Léandre le montre d'ailleurs sous son vrai jour: il est prêt à tout pour de l'argent. Après s'être mis en colère parce que Léandre, amoureux sans succès de Lucinde, lui demande de l'aider à avoir une entrevue avec elle, il acquiesce lorsque le jeune homme lui offre une bourse pleine d'argent et lui révèle en même temps que la jeune fille feint d'être muette pour ne pas épouser l'homme que son père lui a choisi. Tous les médecins consultés, et qui ont bien fait leur habituel travail, "n'ont pas manqué de dire que cela procédait qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la rate, qui du foie." Accompagné de Léandre déguisé en apothicaire il retourne chez Géronte et a même, en cours de route, le temps de prescrire à une autre malade, atteinte d'hydropisie, du fromage "où il y entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses" (Acte III, Scène 2), médicament qu'il invente au pied levé et qui ressemble, à s'y méprendre, à l'or potable<sup>23</sup> selon la mode des charlatans de l'époque.

Reconnaissant Léandre, qu'elle aime, sous le masque de l'apothicaire, Lucinde ne feint plus d'être muette. Sa véhémence protestation auprès de son père, à cause du mari qu'il lui a choisi, sidère celui-ci. Il est surpris car il croit que c'est le pain trempé dans du vin, prescrit auparavant par Sganarelle, qui lui avait fait croire qu'on en donne aux perroquets afin qu'ils parlent, qui aurait délié miraculeusement la langue de sa fille: "O grande vertu du remède! O admirable médecin!", s'exclame-t-il.

---

<sup>23</sup> *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse* (Paris: Larousse, 1984) tome VII, "or".

#### **4. *Monsieur de Pourceaugnac* ou le malade malgré lui**

Dans *Monsieur de Pourceaugnac* les rôles sont inversés et le personnage de Sganarelle est finalement abandonné. Contrairement aux situations précédentes, dans cette comédie-ballet, Molière nous présente le cas d'une personne en bonne santé que l'on veut faire passer pour malade à l'aide de médecins véreux, prétentieux, entêtés et cupides.

Monsieur de Pourceaugnac, hobereau de la région de Limoges, arrive à Paris pour épouser la fille d'Oronte, Julie, qui est aimée d'Eraste. Celui-ci, aidé d'un intrigant, Sbrigani, cherche et réussit à faire échouer les épousailles en faisant passer Pourceaugnac pour un grand malade au bord de la folie. On retrouve ici, cependant, le ridicule dont Molière avait couvert les médecins dans les précédentes pièces. Il y ajoute le portrait, bref mais caustique quand même, d'un apothicaire borné et respectueux du traditionalisme. Parlant du premier médecin (il y en a deux dans cette comédie-ballet) l'apothicaire, dans la Scène 5 de l'Acte I, le loue de suivre "toujours le grand chemin [...] et, pour tout l'or du monde, il ne voudrait pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet."

Ce médecin est tout ce qu'on peut trouver de plus grand. Car l'apothicaire aimerait "mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre." C'est un médecin qui ne badine pas, même avec la mort: "quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde." D'ailleurs, l'apothicaire s'est remis entièrement entre ses mains: "voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins

de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient languï plus de trois mois" (Acte I, Scène 5).

Ce médecin (joué, le jour de la première, par Jean-Baptiste Lulli, compositeur de la musique de nombreux ballets de Molière<sup>24</sup>) ne tolère pas d'être contredit. Son diagnostic, une fois établi, ne doit faire l'objet d'aucune contestation par le patient. De plus il décide lui-même dans quelles parties de son corps un malade peut souffrir. À un paysan qui lui fait savoir qu'un malade ressent d'immenses douleurs à la tête, dans la Scène 6 de l'Acte I, il réplique violemment que "le malade est un sot, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal." Le père d'une paysanne a été quinze fois saigné, sans succès. Le médecin se propose alors de le "purger autant de fois, pour voir si elle (la maladie) n'est pas dans les humeurs."

Tel est le médecin, aidé d'un autre dans le même genre, entre les mains duquel Eraste, jaloux, jette le pauvre Monsieur de Pourceaugnac en le faisant passer pour un dangereux fou. À la Scène 8 de l'Acte I, dans une longue tirade au style ampoulé, qui ressemble à un cours à la Faculté, (mais ainsi, probablement, étaient conduites certaines consultations à cette époque<sup>25</sup>) ce médecin, se référant à Galien, démontre que Monsieur de Pourceaugnac souffre de mélancolie hypocondriaque.

Cette maladie "pourrait bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur." Comme traitement il propose que le patient "soit

<sup>24</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par M. Rat, 970.

<sup>25</sup> "C'était bien ainsi qu'à la Faculté, rue de la Bûcherie, le philiatre apprenait à s'exprimer, avec des redondances, des reprises oratoires, des distinguos spécieux accompagnés de mots savants qui dissimulent l'ignorance, pour abuser et tranquilliser le malade et ses proches." Millepierres 64.

phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses [...] et en même temps de le purger [...] mais avant toute chose [...] il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique....” Tout cela parce qu'il juge le sang de Pourceaugnac trop épais!

Le second médecin soutient le diagnostic de son confrère et abonde dans le même genre d'incongruités. Mais pour lui on serait tenté de faire battre le tambour afin de réclamer l'attention de tout un chacun tellement ce qu'il dit démontre clairement la raillerie de Molière envers le corps médical de son époque. “Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur; (nous soulignons ici) le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque: et quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait.”

Son enthousiasme délirant est plus fort que toute la logique de ses ancêtres, car il continue sur sa lancée: “il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou.” Ces deux aliénistes sont assurément tombés sur la tête et Molière indique ironiquement ici que les vrais fous ne sont pas toujours ceux que l'on croit. Comme titre, il aurait pu tout aussi bien choisir “Le Malade malgré lui”!

Pourceaugnac proteste le plus énergiquement possible et leur échappe: voilà encore des signes irréfutables de sa folie! Pourceaugnac est un “déserteur de la médecine”, “il est



hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin" (Acte II, Scène 1). Interpellant Oronte, futur beau-père de Pourceaugnac, le premier médecin le somme de suspendre les préparatifs du mariage, jusqu'à nouvel ordre de la Faculté qu'il représente.

Entêté comme on ne peut l'être, il se propose même, s'il le faut, de faire condamner par arrêt *son* patient à recevoir le traitement médical: c'est d'ailleurs ainsi qu'on continue à procéder de nos jours dans certains cas d'hospitalisation forcée dans les asiles. Pour couronner le tout, le médocastre est au bord de la crise de possession. Il faut qu'un malade devienne sa proie coûte que coûte, si Pourceaugnac est introuvable, gare à Oronte: "Si je ne le trouve [...] je vous guérirai au lieu de lui [...] il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai." (Acte II, Scène 1).

Cette frénésie de guérir les gens contre leur gré, intercalée au milieu de cette farce sur les rapports entre Parisiens et provinciaux, ne fut ni la dernière ni la plus féroce attaque de Molière contre les médecins. En fait tous les critiques s'accordent à dire que la palme en revient au *Malade imaginaire*, jouée pour la première fois le 10 février 1673 au Palais-Royal.

### **5. Le Malade imaginaire ou le zénith de la médecine**

Voulant obstinément épouser sa Parisienne, Monsieur de Pourceaugnac était poursuivi par des médecins tout aussi opiniâtres dans leur furieuse envie de soigner ce qu'ils croyaient être sa folie. Bergson remarque que dans le théâtre de Molière on retrouve

“un personnage qui suit son idée, qui y revient toujours, tandis qu’on l’interrompt sans cesse! [...] (cette) *absurdité comique est de même nature que celle des rêves.*”<sup>26</sup> Patrick Dandrey y voit là des personnages chimériques ou à marotte. Quoiqu’établissant une différence entre les deux concepts, il les fait se rejoindre dans leur obsession: “chimère et marotte s’interpénètrent, figurent moins des territoires que des pôles. [...] (Car) des chimériques hallucinés, illusionnés (que sont par exemple) Monsieur de Pourceaugnac et Monsieur Jourdain, les gens à marotte ne sont plus très éloignés.”<sup>27</sup>

Selon Dandrey, si Pourceaugnac et Jourdain sont des chimériques illusionnés, Argan, lui, a une marotte: “(de ces gens à marotte) [...] qui vivent leur quête dans un acharnement plus fiévreux et même un peu amer, [...] Argan entêté de ses médications et de ses médocastres est du nombre: il est menacé de *crever* des soins qu’il prend bien vainement pour recouvrer sa chère santé qu’il croit ou feint de croire avoir perdue.”<sup>28</sup>

Argan, obsédé de se faire traiter pour les symptômes les plus insignifiants, est, selon Toinette sa perspicace servante, une “bonne vache à lait” pour son médecin et son apothicaire, aux noms si bien trouvés, Messieurs Purgon et Fleurant. Véritable armoire d’apothicaire, respectueux sans borne des médecins, Argan veut également que sa fille Angélique, qui préfère Cléante, en épouse un. Pour ce faire, il est donc la proie rêvée de Purgon qui lui propose son neveu Thomas Diafoirus, fils d’un autre médecin de la Faculté, Monsieur Diafoirus.

---

<sup>26</sup> Bergson 142.

<sup>27</sup> Dandrey, *Molière ou l’esthétique du ridicule* 351-56.

<sup>28</sup> Dandrey, *Molière ou l’esthétique du ridicule* 351-56.

Argan, n'était-ce son besoin constant de se faire "médiciner", serait une personne des plus aimables. Il veut léguer à sa femme "vingt mille francs en or" et il pense sincèrement, quoiqu'égoïstement, faire le bonheur de sa fille en cherchant à la marier à un médecin, personnage le plus important pour lui sur la terre. Mais comme le dit la mégère Béline, sa deuxième femme, à la Scène 12 de l'Acte III c'est: "un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets." Malade imaginaire, Argan n'avait sûrement pas lu Montaigne. Celui-ci déclarait:

Tu ne meurs pas de ce que tu es malade; tu meurs de ce que tu es vivant. La mort te tue bien sans le secours de la maladie [...] Nous n'avons que faire de consultations et interprétations doctorales: les sens nous montrent que c'est, et où c'est [...] Qui craint de souffrir, il souffre déjà de ce qu'il craint.<sup>29</sup>

Béralde, frère d'Argan, plus philosophe que lui, lui fait la leçon à ce sujet en paraphrasant Montaigne: "presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies."

Dans toute maladie on retrouve toujours le trio: médecine, médecin, malade. Molière ici, dans le personnage d'Argan se moque cette fois des malades. Mais pourquoi Argan agit-il ainsi? Parce que les médecins profitent de sa crédulité. En effet il tient fidèlement un registre de tous ses traitements. Lorsqu'au cours d'un mois il n'a eu que "huit médecines et douze lavements", qu'il compare à "douze médecines et vingt lavements" le

---

<sup>29</sup> Michel de Montaigne, *Essais* III, XIII (Paris: Garnier Frères, 1967) "De l'expérience", 548.

mois précédent, il se propose de demander à son médecin de mettre “ordre à tout cela”, car il consomme les remèdes comme s'il s'en alimentait.

Cependant, autour de la conscience troublée d'Argan, qui révèle la faiblesse (ou est-ce de la sagesse?) humaine attachée à la préservation de la vie, évoluent des personnages de médecins bornés, comme les Diafoirus, qui ressemblent à un médecin de l'époque, Guy Patin. Molière aurait même, semble-t-il, reçu le support inconditionnel de Louis XIV en personne dans cette attaque. Maurice Rat, dans ses commentaires sur *Le Malade imaginaire*, nous dit que Molière a été “poussé par Mme de Montespan et par le Roi qui avaient pris parti, avec bon sens, contre le cynique et pédantissime Gui(sic) Patin, opiniâtre adversaire des doctrines de Harvey sur la circulation du sang.”<sup>30</sup>

On peut, sans se forcer, retrouver le portrait de Guy Patin dans celui de Thomas Diafoirus fait par le père de celui-ci, Monsieur Diafoirus, à la Scène 5 de l'Acte II: “Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique.” Et d'ajouter que, par-dessus tout, “ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine.”

Si quelqu'un mériterait d'être saigné et purgé c'est bien Diafoirus père. Il souffre non seulement d'étroitesse d'esprit, mais en plus il est de mauvaise foi avec ses malades, surtout

---

<sup>30</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par M. Rat, *Notes et Variantes*, tome II, 998.

les grands, c'est-à-dire les nobles, qui sont plus exigeants: "ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent." Pourquoi le consulte-t-on alors, pourrait-on se demander?

Toinette, ironique et railleuse, lui laisse croire qu'il est dans son droit: "vous n'êtes point auprès d'eux pour cela; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes; c'est à eux à guérir s'ils peuvent." Et lui de renchérir: "Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes" (Acte II, Scène 5).

Toinette, déguisée en médecin et avec la complicité de Béralde, va dessiller les yeux de son maître Argan. Elle prend le contrepied des opinions de tous les autres médecins consultés auparavant et qui, avisant différemment, avaient localisé la maladie d'Argan soit dans le foie, soit dans la rate. Les qualifiant de suprêmes ignorants, elle lui déclare qu'il est malade du poumon et ordonne des traitements totalement opposés aux précédents, démontrant ainsi qu'ils ne sont pas plus dignes de confiance qu'elle, donc que leur science, la médecine, ne vaut pas un sou.

## **B.- Satire de la médecine en tant que fausse science**

Considérant que le sens figuré de charlatan en latin est *praestigiator*, prestidigitateur<sup>31</sup>, on peut, à bon escient, se demander si Molière entendait comparer les médecins de son temps à des bateleurs de foire. Quand bien même ce serait le cas, là ne

---

<sup>31</sup> E. Decahors, *Dictionnaire Français-Latin* (Paris: Hatier, 1957) 158. Cependant charlatan dérive étymologiquement de l'italien *ciarlatano*, de *ciarlare*, babiller (*Dictionnaire Émile Littré*). "Probablement altération de *cerretano*, de même sens, proprement habitant de Cerreto, village près de Spolète, dont les habitants allaient souvent vendre des drogues, etc., sur les places publiques" Oscar Bloch et W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française* (Paris: Presses Universitaires de France, 1960).

s'arrêtait point son attaque. En plus du ridicule dont il couvrait les médecins, il décochait des flèches qui atteignaient en pleine cible la médecine, elle aussi. S'il ne se fiait point aux médecins c'est parce que leur science, selon lui, ne valait pas grand chose et que ce serait une folie de livrer la vie humaine à leur merci.

Dans *L'Amour médecin*, Monsieur Filerin, taçant Messieurs Tomès et Des Fonandrès pour s'être disputés en public, les accuse de discréditer le corps médical. Représentant la Faculté, il avoue officiellement, c'est-à-dire ici cyniquement, selon ce que Molière veut nous faire comprendre, le vrai état de la Médecine: vide de sens. À la Scène 1 de l'Acte III, Filerin s'écrie: "N'avez-vous point de honte, Messieurs de montrer si peu de prudence [...] découvrir au peuple par nos querelles et nos débats la forfanterie de notre art [...] ne désabusons point les hommes avec nos cabales extravagantes, et profitons de leur sottise [...] le plus grand faible des hommes, c'est l'amour qu'ils ont pour la vie, et nous en profitons nous autres par notre pompeux galimatias." Selon Gérard Defaux, c'est l'image d'une société malade: "Le diagnostic est sans appel. Sans la complicité involontaire qu'il trouve chez l'homme, le médecin n'existerait pas. Et il suffirait, pour le ruiner définitivement, que, par quelque imprudence, le malade ouvre les yeux."<sup>32</sup>

Dans *Dom Juan*, Scène 1 Acte III, Dom Juan ne croit en rien et à rien, et certainement pas à la véracité des théories de la médecine. Il déclare très sérieusement à Sganarelle, qui regrette presque d'avoir berné des gens par son accoutrement de médecin, de ne pas s'inquiéter outre mesure des effets de ses prescriptions fantaisistes, étant donné que

---

<sup>32</sup> Defaux 204-05.

les vrais médecins n'accomplissent point une meilleure tâche. "Les médecins [...] n'ont pas de part aux guérisons des malades et tout leur art est pure grimace [...] ils ne font que recevoir la gloire des heureux succès [...] tout ce qui peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature."<sup>33</sup>

Dans *Le Médecin malgré lui*, la bastonnade infligée à Sganarelle, caricature de l'adoubement d'un chevalier, lui inculque les notions et lui octroie le titre de médecin. Confidences pour confidences, Sganarelle informe Léandre de sa propre supercherie. Pourtant, lui avoue-t-il, dans la Scène 1 de l'Acte III: "On me vient chercher de tous côtés [...] la médecine, c'est le métier le meilleur de tous: car soit qu'on fasse bien ou soit qu'on fasse mal on est toujours payé de même sorte [...] Les bévues ne sont point pour nous; et c'est toujours la faute de celui qui meurt [...] jamais on n'en voit se plaindre du médecin qui l'a tué."<sup>34</sup>

Dans *Monsieur de Pourceaugnac*, Molière illustre encore le peu de crédit qui devrait être accordé aux connaissances médicales de son temps. Sur les simples faux renseignements fournis par Éraste, les deux médecins établissent leur diagnostic et sont persuadés du mal de Pourceaugnac. Celui-ci se fâchant de ce qu'ils lui font perdre son temps, puis crachant de dépit, ils en déduisent que vraiment ils ont affaire à un fou (Acte I, Scène 8). Cela pourrait même préfigurer une satire des asiles des temps modernes.

Molière, dans les œuvres duquel on retrouve les traces de maints précédents auteurs<sup>35</sup>, s'était sûrement inspiré de Montaigne qui lui aussi, un siècle auparavant avait

<sup>33</sup> Passage souligné par nous.

<sup>34</sup> Passages soulignés par nous.

<sup>35</sup> Par exemple *Cyrano de Bergerac*, *Charles Sorel*, *Montfleury*, *Villiers*.

professé ses opinions de “grand impie” en médecine. Montaigne, pince-sans-rire, révèle, avec son ironie coutumière, son scepticisme à l’égard de la médecine qu’il tenait en piètre estime:

Nous appelons les médecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin; comme s’il n’y avait que leur art, qui ne se peut maintenir d’elle-même [...] Je croy d’elle tout le pis ou le mieux qu’on voudra [...] repons à ceux qui me pressent de prendre medecine, qu’ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soutenir l’effort et le hazart de leur breuvage [...] Je laisse faire nature [...] Or je dis que, non en la médecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part.<sup>36</sup>

Béralde, frère d’Argan tient pareil langage, à la Scène 3 de l’Acte III: “La nature, d’elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C’est notre inquiétude, c’est notre impatience qui gâte tout.”

Le deuxième prologue du *Malade imaginaire*, plainte d’une bergère, annonçait même les intentions de la pièce et résume la pensée de Molière sur le sujet:

*Votre plus haut savoir n'est que pure chimère,  
Vains et peu sages médecins;  
Vous ne pouvez guérir par vos grands mots latins  
La douleur qui me désespère:  
Votre plus haut savoir n'est que pure chimère.*

### C.- Conclusion partielle

À Argan qui lui dit que Molière est un impertinent et un plaisant qui fait “jouer d’honnêtes gens comme les médecins”, c’est-à-dire qui les représente en comédie, Béralde, son frère, fait remarquer, dans la Scène 3 de l’Acte III du *Malade imaginaire*, que “ce ne sont point les médecins qu’il joue, mais le ridicule de la médecine.” L’auteur voulait-il se

---

<sup>36</sup> Montaigne I, XXIV, “Divers evenements de mesme conseil”, 134-35. Passages soulignés par nous.



faire pardonner toutes les flèches lancées aux médecins dans ses précédentes pièces? Cette simple phrase nous paraît, de préférence, un ironique pied de nez de sa part à leur égard. Car dans cette charge finale il les montra sous leur jour le plus sombre, dans la vie professionnelle comme dans les enseignements dispensés par la Faculté.

À la Scène 14 de l'Acte III du *Malade imaginaire*, Béralde déclare à Argan que la robe et le bonnet médical constituent les éléments les plus importants de qualification professionnelle. C'est comme si, par cette espèce d'adoubement, les mânes de tous les illustres médecins prenaient possession du corps et de l'esprit de tout aspirant Esculape. Ainsi habillé "tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison." Selon Toinette le port de la barbe "fait plus de la moitié d'un médecin."

Cette fausseté de la connaissance médicale apparaît plus particulièrement dans le troisième et dernier Intermède, "une cérémonie burlesque d'un homme qu'on fait médecin, en récit, chant et danse"<sup>37</sup>, épilogue qui expose les discours creux des médecins. Cette note finale, théâtre dans le théâtre, est arrangée par Béralde qui persuade Argan d'y participer pour recevoir, sans difficulté, le titre de docteur en médecine afin de donner le coup de grâce à sa crédulité. Cette ultime tentative de Béralde est un recours "à la vérité, à l'authenticité, à la raison éclairée; [...] (il ne s'agit pas) d'une déréliction, d'un consentement à la folie, d'un acte passé avec l'artifice, mais d'un épisode de la lutte avec elle sur son propre terrain, sinon avec ses propres armes."<sup>38</sup>

<sup>37</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat, tome II, 904, note de mise en scène.

<sup>38</sup> Dandrey, *Molière ou l'esthétique du ridicule* 271.

Dans un latin comique, mâtiné de gallicismes inventés par Molière, une assemblée médicale interroge un candidat et lui confère le titre de *Novus Doctor*. À toutes les questions que lui posent successivement cinq médecins-examineurs sur les mesures à prendre pour juguler tous les maux connus et inconnus, le *Bachelierus* répond comme un automate:

*Clysterium donare,  
Postea seignare,  
Ensuitta purgare.*

Ce qui correspond, selon Molière, à la totalité du savoir nécessaire pour porter le titre de médecin. Car après chaque réponse, le chœur encense le candidat:

*Bene, bene, bene, bene respondere.  
Dignus, dignus est entrare  
In nostro docto corpore.*

Ayant si bien répondu puis juré de ne jamais se départir de l'enseignement et de la tradition de la Faculté, le dit candidat se voit alors officiellement autorisé à purger, saigner, percer, tailler, couper et tuer en toute impunité sur toute la surface de la terre.

Certains critiques avancent même l'idée que les spectateurs et les lecteurs, considérant les œuvres de Molière comme des pièces à clef, cherchaient à associer ses personnages, si bien peints d'après nature par lui, à des gens très connus. Dans la nouvelle forme d'art qu'il créa, avec *Les Fâcheux* en août 1661, en associant la comédie et le ballet, il utilisa des modèles connus à la cour. Parmi tous ces gens, qui tombent mal à propos, "un chasseur dont on a dit que Louis XIV lui-même avait désigné pour type à Molière le

marquis de Soyecourt, le fameux veneur.<sup>39</sup> La Fontaine exprimait l'appréciation de plus d'un en écrivant, après la représentation des *Fâcheux* :

Nous avons changé de méthode;  
Jodelet n'est plus à la mode,  
Et maintenant il ne faut pas  
Quitter la nature d'un pas.<sup>40</sup>

Donneau de Visé, nous dit Georges Mongrédien, écrivit au sujet de Molière: "C'est un dangereux personnage; il y en a qui ne vont point sans leurs mains; mais on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni sans ses oreilles."<sup>41</sup>

La littérature du XVIIe siècle n'admettait point les termes vulgaires, c'est-à-dire orduriers, mais aussi techniques et scientifiques. Il existe, à cet égard, une exception, commente W. V. Wartburg, "c'est Molière. Ce qui caractérise sa langue, c'est que les personnages de ses comédies parlent comme parlaient dans la réalité les modèles originaux [...] Il fait parler Martine comme il a entendu les servantes, Diafoirus comme ses médecins à lui, etc. Au point de vue du vocabulaire Molière n'est pas du tout créateur, il est surtout un témoin."<sup>42</sup>

Toutefois, dans ce même ouvrage de Wartburg on peut tout aussi bien trouver des arguments pour montrer comment Molière avait exagéré ses charges contre la médecine. Car environ un siècle avant lui, Ambroise Paré, (1517-1590), avait fait faire des bonds de géants à la chirurgie. Ignorant le latin, comme ses autres confrères barbiers, il avait dû écrire ses ouvrages en français, ce qui ne plut guère au corps médical. Ambroise Paré avait

<sup>39</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par M. Rat, tome I, 860.

<sup>40</sup> Cité par M. Rat, éd. cit., 861.

<sup>41</sup> Georges Mongrédien, *Introduction des Œuvres Complètes de Molière* (Paris: Garnier-Flammarion, 1964-65) 10.

<sup>42</sup> W. V. Wartburg, *Évolution et structure de la langue française* (Berne: A. Francke, 1971) 185.

suivi en cela, d'ailleurs, l'exemple de son mentor et prédécesseur Canappe qui avait écrit que: "L'art de la medecine et de chirurgie ne gist pas du tout aux langues, car cest tout ung de l'entendre en Grec ou Latin ou Arabic ou Francoys, ou en Breton Bretonnant, pourueu qu'on lentende bien. Iouxe la sentence de Cornelius Celsus, lequel dict que les maladies ne sont pas gueries par eloquence, mais par remedes."<sup>43</sup>

La tragédie enseigne les vertus humaines les plus nobles: le courage, l'honneur, le respect de la parole donnée, la défense des opprimés et bien d'autres encore. Selon les dramaturges grecs, et suivant les préceptes d'Aristote, les spectateurs des tragédies devraient bénéficier d'une catharsis déclenchée par la vision de l'effet des passions humaines, en les forçant à procéder à l'examen de leurs propres émotions.

Si le sérieux et la peine peuvent inculquer des leçons, le rire peut, tout aussi bien, occasionner une prise de conscience des faiblesses humaines, ce que permettent les œuvres de Molière, qui hissa la Comédie au même niveau que la Tragédie en s'attaquant aux vices de la société de son époque. Par la bouche de Dorante, dans la Scène 6 de *La Critique de l'École des Femmes*, Molière nous livre sa pensée sur la difficulté de la tâche: "Vous mettriez un *plus* du côté de la comédie, [...], je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde." Malgré Léon Emery qui pense "que la prétention de corriger les hommes par la satire des vices est une illusion de maître

---

<sup>43</sup> Wartburg 148.

d'école<sup>44</sup>, on doit bien reconnaître que les pièces de Molière se conforment au principe *castigat ridendo mores*, "elle corrige les mœurs en riant."<sup>45</sup>

En dépit de leurs exagérations, ce qui est normal pour des caricatures, les œuvres de Molière représentent bien l'état d'esprit de son époque. La réaction des faux-dévots, après la première représentation du *Tartuffe*, en dit long à ce sujet. Anne d'Autriche, la reine-mère, appuyée par plusieurs bigots et sur la recommandation de l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, arriva à persuader le roi d'interdire la pièce. "Ceux-là même qui reconnaissaient que Molière n'avait raillé que la fausse dévotion faisaient remarquer, et non sans raison, que la vraie et la fausse portent le même visage."<sup>46</sup>

Heureusement pour Molière, la Faculté n'avait pas le bras aussi long. Dans la préface du *Tartuffe*, il fait remarquer que "les Hypocrites n'ont point entendu raillerie" alors que "les Marquis, les Précieuses, les Cocus, et les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés."<sup>47</sup> Dans les pièces où il se moque de la médecine, des médecins et des malades naïfs, Molière fait intervenir souvent des personnages, déguisés en médecins, qui parviennent à tromper qui ils veulent. Sous ce masque personne n'arrive à les distinguer des vrais qui, en dépit de leur diplôme, ne guérissent point.

"L'art n'est sûrement qu'une vision plus directe de la réalité."<sup>48</sup> L'habit ne fait pas le moine, mais, pour Molière, l'habit fait le médecin. Dans *Le Médecin volant*, Sganarelle

<sup>44</sup> Eméry 98.

<sup>45</sup> "Devise de la comédie, imaginée par le poète Santeuil (1630-1697) et donnée à l'arlequin Dominique pour qu'il la mette sur la toile de son théâtre." *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*, tome II, "castigat ridendo mores".

<sup>46</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat, tome I, 888.

<sup>47</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat, tome I, 681.

<sup>48</sup> Bergson 120.

change tout le temps de costume mais préfère celui de médecin. Quand on le fait *Médecin malgré lui* sous des coups de bâton, la première chose qu'il réclame c'est d'endosser le costume médical. Valet dans *Dom Juan*, il préfère à tout costume celui de carabin-charlatan. Ainsi accoutré il se voit sollicité par tout le monde. Toinette, dans *Le Malade imaginaire*, sait fort bien parler et agir comme un médecin sous son déguisement. Gérard Defaux voit là un renversement de situations: "La comédie, décidément, n'est plus ce qu'elle était. Elle [...] utilise maintenant les moyens mêmes qu'il n'y a pas longtemps encore elle dénonçait avec véhémence: elle se déguise, elle joue un personnage; pour tout dire, *elle se tartuffie*."<sup>49</sup>

Dans certaines de ses comédies-ballets, Molière associe la médecine à l'amour. Dans *L'Amour médecin*, Clitandre, sous l'habit médical, persuade Sganarelle qu'il peut guérir mieux que tous les autres médecins réunis et réussit ainsi à épouser sa fille Lucinde. D'abord il laisse Sganarelle croire qu'il partage son opposition au mariage de sa fille, désir qu'il assimile presque à la folie: "Pour moi, je ne vois rien de plus extravagant et de plus ridicule que cette envie qu'on a du mariage [...] Et j'ai eu et aurai pour lui, toute ma vie, une aversion effroyable"(Acte III, Scène 6). Puis il lui fait part du traitement envisagé: dire à Lucinde que lui, Clitandre, n'est venu, en tant que médecin, que pour l'épouser. Ainsi tout en disant la vérité à Sganarelle il le pousse, sans le forcer, à donner son accord à un mariage faux mais qui devient authentique et officiel par la signature de Sganarelle qui se fait duper par les deux amants.

---

<sup>49</sup> Defaux 197.

Dans *Le Médecin malgré lui*, Sganarelle est appelé, comme médecin, pour guérir la maladie de Lucinde. Léandre, le soupirant de celle-ci, se déguise en apothicaire afin de la voir. Il compte sur la complicité de Sganarelle pour la guérir de cette “feinte maladie” dont “l’amour en est la véritable cause, et que Lucinde n’a trouvé [...] que pour se guérir d’un mariage dont elle était importunée” (Acte II, Scène 5). Comme remède, Sganarelle suggère une purge avec du *matrimonium*<sup>50</sup> (Acte III, Scène 6). Épris de Jacqueline, la nourrice, Sganarelle voudrait bien exercer sur elle ses talents de médecin-amoureux: “Ah! Nourrice de mon cœur [...] votre vue est la rhubarbe, la casse et le séné qui purgent toute la mélancolie de mon âme [...] Devenez malade, nourrice, je vous prie; devenez malade pour l’amour de moi. J’aurais toutes les joies du monde de vous guérir” (Acte III, Scène 3).

Dans *Le Malade imaginaire* Argan, entiché de médecine, veut marier sa fille, coûte que coûte, avec un médecin. Quand ses relations avec les Diafoirus, dont le fils était son futur gendre, tournent au vinaigre, il accepte de donner la main de sa fille à un autre prétendant, Cléante, mais à la condition expresse que celui-ci devienne médecin. “Qu’il se fasse médecin, je consens au mariage. (À Cléante) Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.” (Acte III, Scène 14).

Dans la préface du *Tartuffe*, Molière, parlant de la Comédie en général, écrivait “La Médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il y a eu des temps où elle s’est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d’empoisonner les hommes [...] on ne s’avise point de défendre la

---

<sup>50</sup> “Ce mot latin, qui veut dire *mariage*, est employé ici de façon bien plaisante comme terme médical.” Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat, *Notes et Variantes*, tome II, 948.

Médecine, pour avoir été bannie de Rome.<sup>51</sup> Malgré tout, Molière ne s'est point mis à dos tout le corps médical. Il est même intervenu en faveur du sien, le docteur Mauvillain (sic)<sup>52</sup>, auprès du roi. Dans le *Troisième Placet*, concernant le *Tartuffe*, et présenté au roi le 5 février 1669, il adresse ainsi sa requête pour l'obtention du canonicat de la chapelle royale de Vincennes:

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de VOTRE MAJESTE. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer...<sup>53</sup>

Dans cette courte demande, qui a sûrement dû plaire à Louis XIV par son ton ironique et plaisant, on retrouve fort bien ce qui pourrait être considéré comme la devise de Molière et qu'il écrivit en août 1664 dans le *Premier Placet* sur *Le Tartuffe* au roi: "Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle."<sup>54</sup>

---

<sup>51</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat, tome I, 684.

<sup>52</sup> C'est Mauvillain (sic) qui aurait fourni à Molière la cérémonie du *Malade imaginaire*. Voir Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat, *Notes et Variantes*, tome I, 891.

<sup>53</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat, *Notes et Variantes*, tome I, 689.

<sup>54</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat, *Notes et Variantes*, tome I, 686. Comme l'écrit P. Dandrey: "Est-il affirmation plus autorisée et plus catégorique de l'ambition qu'eut Molière de placer sous juridiction de l'esthétique du ridicule la plupart de ses œuvres?" Dandrey 274.



## CHAPITRE II

### Guy de maupassant

#### 1. Le réalisme dans la médecine

Comment la satire médicale a-t-elle évolué après la disparition de Molière? Celui-ci a-t-il fait des émules? Contemporain de Molière, La Bruyère, qui a lui aussi égratigné pas mal de personnes, a de même émis son opinion sur les médecins. Il fait judicieusement remarquer que "tant que les hommes pourront mourir, et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé."<sup>55</sup> À l'instar de Molière, il ne décèle aucune réelle différence entre les médecins diplômés de la Faculté et les charlatans: "La témérité des charlatans, et leurs tristes succès qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins: si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent."<sup>56</sup>

Environ un siècle plus tard, Lesage dans son *Histoire de Gil Blas de Santillane*, relate les pirouettes de cet aventurier. Établir le portrait de ce nouvel imposteur, style XVIIIe, ne constitue pas une tâche aisée. Peut-on considérer "Gil Blas comme un honnête homme qui a eu des malheurs ou bien comme un coquin qui s'est amendé"<sup>57</sup> Quoiqu'il en soit, il continue excellemment la tradition des charlatans, sous la conduite de son maître, le docteur Salgrado, qui lui enseigne de boire "de l'eau abondamment; c'est un dissolvant universel; l'eau fond tous les sels."<sup>58</sup>

<sup>55</sup> Jean de La Bruyère, *les Caractères, De quelques usages* (Paris: Garnier Frères, 1962) 65 (I), 435.

<sup>56</sup> La Bruyère 67 (IV) 435.

<sup>57</sup> J. Calvet, *Les Types Universels dans la littérature française* (Paris: Fernand Lanore, 1963) 105.

<sup>58</sup> Alain-René Lesage, *Histoire de Gil Blas de Santillane* (Paris: Garnier Frères, 1962) tome 1, 83.

Là se borne l'enseignement du cher professeur Salgrado à son émule. Inutile, lui dit-il, de perdre ton temps à étudier quantité de matières sous la férule d'autres maîtres. "Je prétends t'abrégé un chemin si long, et t'épargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique et l'anatomie."<sup>59</sup> Il accorde une confiance aveugle aux enseignements erronés du passé. "Sache, mon ami, qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude: voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde." Et sur ce il consacre Gil Blas chevalier sans peur et sans reproche de la médecine: "je n'ai plus rien à t'apprendre, tu sais la médecine à fond; et profitant de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi."<sup>60</sup>

Gil Blas ne se fait pas prier et saute volontiers sur cette occasion inespérée de se faire une situation prometteuse à si peu de frais. "Après quoi je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendrait."<sup>61</sup> De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace! Avec Gil Blas cette maxime devient: de l'eau chaude, encore... "Je visitai plusieurs malades [...] je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différents."<sup>62</sup>

Voltaire, pince-sans-rire, se plaisait à se moquer de tout le monde. À Jacques Bagieu, un chirurgien qui lui proposait ses soins, il répondit le 19 décembre 1752, dans son style habituel, c'est-à-dire, en tournant ses railleries en compliments à l'adresse de son correspondant. Il paraphrase Molière<sup>63</sup> en dédaignant les prescriptions de ses médecins:

---

<sup>59</sup> Lesage tome 1, 83.

<sup>60</sup> Lesage tome 1, 83.

<sup>61</sup> Lesage tome 1, 84.

<sup>62</sup> Lesage tome 1, 86.

<sup>63</sup> Carcassonne 15.

Monsieur, vos offres touchantes, vos conseils font sur moy la plus vive impression et me pénètrent de reconnaissance [...] Cependant j'ay enterré presque tous mes médecins et jusqu'à La Métrie. Il ne me manque plus que d'enterrer Codenius, médecin du roy de Prusse [...]. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand. Je les jette au feu et je n'en suis pas plus mal [...] Je compte bien, si je suis en vie, vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez, vous y trouverez un cœur qui palpitera encor des sentiments de reconnaissance et d'attachement que vous luy inspirez. Soyez persuadé, Monsieur, que tant que je vivray, je vous regarderay comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.<sup>64</sup>

Au cours du siècle qui suivit la disparition de Molière, mis à part quelques exceptions comme celles mentionnées ci-dessus, on ne trouve aucun auteur majeur qui ait changé quelque chose à la satire classique du médecin. Quant au XIXe siècle, époque du naturalisme, on peut y voir une certaine détermination à garder espoir dans une constante amélioration de la vie par la science, suivant en cela le XVIIIe, le Siècle des Lumières.

C'est ainsi que, confiant dans le positivisme, Balzac brosse le portrait de médecins utiles à la société. Dans *La Peau de Chagrin*, il nous montre le docteur Horace Bianchon comme "un homme plein d'avenir et de science... sage et modeste député de la studieuse jeunesse qui s'apprête à recueillir l'héritage des trésors amassés depuis cinquante ans par l'École de Paris..."<sup>65</sup> De même, dans *Le Médecin de campagne*, il met en scène le docteur Benassis, philanthrope qui consacre toute son énergie et ses qualités à développer une région défavorisée.

Par contre, dans *Madame Bovary*, Flaubert campe le docteur Bovary en personnage effacé qui se laisse emporté par les événements. L'entreprenant et ambitieux pharmacien

---

<sup>64</sup> Voltaire, *Œuvres Complètes* (Genève: Institut et Musée Voltaire, Les Délices, 1971) tome 97, 286-87.

<sup>65</sup> Honoré de Balzac, *La Comédie Humaine, La Peau de Chagrin*, (Paris: Gallimard, 1949) tome IX, 257.

Homais le pousse à procéder à une intervention chirurgicale aux conséquences désastreuses. Pourtant, s'il se révèle inefficace dans son art, Bovary ne représente pas une caricature de médecin dans la tradition moliéresque.

Cependant, si Balzac, Flaubert et Zola, pour ne citer que ceux-là, se penchèrent peu ou pas du tout sur cette dite tradition, Guy de Maupassant, un autre auteur du XIXe, s'en est largement inspiré dans une de ses œuvres. Le XIXe siècle, époque du naturalisme, est aussi celle de l'émergence triomphante du capitalisme. Maupassant, s'inspirant de spéculations sur des sources thermales de son époque, reprend ce thème de la satire médicale en lui donnant une dimension nouvelle dans son roman *Mont-Oriol*.

Guy de Maupassant, comme Molière, naquit dans une famille relativement aisée. Cependant, contrairement à lui, la sienne remontait à la noblesse. Mais ce n'est là qu'un détail sans grande signification. Ce qui paraît intéressant c'est que si Molière dut pratiquement couper les liens avec ses proches pour poursuivre ses rêves artistiques et littéraires, Maupassant, lui, eut l'avantage de se voir encourager dans son ambition d'écrivain. Sa mère, principalement, lui choisit, ni plus ni moins, Gustave Flaubert, l'un des maîtres du réalisme, comme mentor.<sup>66</sup>

Comme Molière qui, durant plusieurs années, avait enduré sa toux transformée en tuberculose, Maupassant ne jouit point d'une bonne santé. Né le 5 août 1850, au château de Miromesnil à Fécamp, il mourut le 6 juillet 1893, et vécut donc ainsi, comparé à Molière, 8

---

<sup>66</sup> Alfred le Poittevin, oncle maternel de Maupassant, fut le grand ami et le guide de Flaubert lui-même. Celui-ci, recevant Maupassant, qui ressemblait à son oncle, s'exclama: "Tiens, comme vous ressemblez à mon pauvre Alfred!" Gérard Delaisement, *Maupassant, Journaliste et Chroniqueur* (Paris: Albin Michel, 1956) 198.

années de moins. Ayant contracté la syphilis vers 1870, comme Flaubert et de nombreux autres artistes et écrivains du XIXe siècle, ce n'est qu'en 1877 qu'il commença à suivre des traitements appropriés. Mais c'était vraiment trop tard. Combiné avec les troubles névrotiques héréditaires dont il souffrait également, ce mal, arrivé au stade tertiaire, attaqua le cerveau et le rendit complètement fou durant la dernière année de sa vie.

N'ayant vécu que quarante-trois ans, il a néanmoins eu le temps de produire une œuvre considérable. Il est surtout connu pour ses recueils de contes et de nouvelles, entre autres, "La Maison Tellier", "Contes de la Bécasse", "Miss Harriet", "Boule de Suif", "Le Horla", "Mademoiselle Fifi", "Contes du Jour et de la Nuit", etc. Journaliste et chroniqueur, il a collaboré au *Figaro*, au *Gaulois* et au *Gil Blas*. Comme romancier, il a su aussi se faire un nom à côté de Flaubert et de Balzac. On lui doit *Une vie*, *Bel-Ami*, *Pierre et Jean*, *Fort comme la mort*, *Notre cœur* et *Mont-Oriol*, que le *Gil Blas* commença à publier en 1886.

Molière détestait la pédanterie, l'affectation et l'hypocrisie sous toutes ses formes, comme on peut le voir dans *Les Femmes savantes* et *Le Tartuffe*, pièces qui visaient tout un chacun en particulier. Comme nous l'avons déjà souligné, Molière s'attaqua aussi, et pour les mêmes raisons, au corps médical. Car la plupart des médecins d'alors, comme ceux de *L'Amour médecin* par exemple, avaient des manières affectées, et utilisaient un style prétentieux et pédant dans leurs activités professionnelles. Cela leur permettait de cacher leur prétendu savoir qui se limitait à la doctrine des quatre humeurs, des saignées et des purges pour soigner même des malades imaginaires.

Toujours dans cette même perspective, Maupassant nous présente dans *Mont-Oriol* des médecins sans scrupules, affligés de tics professionnels et plus soucieux de leur prestige que de leurs patients, d'ailleurs des faux malades pour la plupart. *Mont-Oriol* est, à la fois, une histoire d'amour avortée et le récit de la construction d'une ville d'eaux, à Enval, en Auvergne. Grâce à la complaisance de plusieurs médecins, d'ambitieux hommes d'affaires parisiens, luttant avec la cupidité et la ruse des paysans locaux, exploitent la crédulité de nombreux vacanciers en vantant les propriétés pseudo-médicales des eaux souterraines de la région.

Maupassant, en tant que malade, recevait un traitement assez barbare composé de stimulants et en même temps de tranquillisants. Il était donc au courant de nombreux termes médicaux et également des manigances de certains médecins-entrepreneurs. La station d'Enval "avait commencé comme elles commencent toutes, par une brochure du docteur Bonnefille."<sup>67</sup> Ayant fourni quelques explications succinctes sur la géographie de la région "il était tombé dans les qualités thérapeutiques de la source Bonnefille, bicarbonatée, sodique, mixte, acidulée, lithinée, ferrugineuse, etc., et capable de guérir toutes les maladies"<sup>68</sup>, comme l'orviétan de l'époque moliéresque!

Comme des champignons poussant leurs têtes dans un sous-bois, une industrie se développe rapidement: "Trois hôtels avaient surgi en même temps que l'établissement casino-médical." La publicité faite autour de cette eau, nouvel orviétan, transformée en panacée, attire dans le coin des aventuriers de tous bords, comme des mouches flairant du

---

<sup>67</sup> Guy de Maupassant, *Mont-Oriol*, annoté par Marie-Claire Bancquart (Paris: Gallimard-Collection Folio, 1976) 39.

<sup>68</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 39.

sirop: "... puis, du même coup, deux médecins nouveaux s'étaient trouvés installés dans le pays, un matin, sans qu'on sût bien comment ils étaient venus, car les médecins, dans les villes d'eaux, semblent sortir des sources, à la façon des bulles de gaz."<sup>69</sup>

On se doute bien que l'arrivée de ces deux concurrents ne ferait point plaisir au docteur Bonnefille. Lui qui avait lancé la station, qui "avait découvert dans le fond d'Enval la grande source, baptisée par lui source Bonnefille"<sup>70</sup>, allait-il partager avec eux sa clientèle, lui l'Inspecteur des eaux et de l'établissement thermal d'Enval-les-Bains? C'étaient le docteur Honorat, un Auvergnat, et le docteur Latonne, de Paris. Le premier, en provincial pas prétentieux pour un sou, "demeurait en bons termes avec les deux."<sup>71</sup> Par contre entre le Parisien et Bonnefille, "une haine farouche avait éclaté aussitôt."<sup>72</sup>

En tant que l'un des maîtres du roman, Maupassant aime tracer en quelques lignes le portrait de ses personnages. Comme dans *L'Amour médecin* de Molière, où Messieurs Tomès et Des Fonandrès s'étaient querellés au sujet d'un diagnostic, les docteurs Latonne et Bonnefille se détestèrent du premier coup mais, peut-être, à cause de leurs allures différentes.

Bonnefille avait une "figure maigre, ridée de grands plis mauvais dont le fond semblait noir, salie par une barbe grisâtre rarement coupée."<sup>73</sup> De plus, pour aggraver cet aspect repoussant, ce dont il ne se souciait point d'ailleurs, il portait un "chapeau de soie de forme haute, râpé, taché, grasseux dont il couvrait sa longue chevelure poivre et sel."<sup>74</sup>

<sup>69</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 40.

<sup>70</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 37.

<sup>71</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 40.

<sup>72</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 40.

<sup>73</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 40.

<sup>74</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 40-41.

Latonne, par contre, qui parlait de la chevelure “poivre et sale” de son confrère, avait la mise très distinguée. Faisant contraste avec Bonnefille, qui l’avait précédé pour consulter à domicile Christiane Andermatt souffrant de stérilité, il se présenta comme pour une réception. “Droit, mince, correct, sans âge, vêtu d’un veston élégant, et tenant à la main le haut chapeau de soie qui distingue le médecin traitant dans la plupart des stations thermales d’Auvergne, le médecin parisien, sans barbe ni moustache, ressemblait à un acteur en villégiature.”<sup>75</sup>

Bonnefille et Latonne se différencient par leurs diagnostics comme par leurs traitements. Pour venir à bout de la stérilité de Christiane, Bonnefille recommanda, bien sûr, les eaux de la station. Mais en plus il prescrivit une longue liste de médicaments à prendre. Maupassant, qui suivait des cures traumatisantes pour sa syphilis, à l’époque où il écrivait *Mont-Oriol*, relate l’écriture de l’ordonnance de Bonnefille comme s’il s’agissait de son propre cas:

Les potions, les pilules, les poudres qu’on devait prendre à jeun, le matin, à midi, ou le soir, se suivaient avec des airs féroces.

On croyait lire: Attendu que M. X... est atteint d’une maladie chronique, incurable et mortelle;

Il prendra:

1- Du sulfate de quinine qui le rendra sourd, et lui fera perdre la mémoire;

2- Du bromure de potassium qui lui détruira l’estomac, affaiblira toutes ses facultés, le couvrira de boutons, et fera fétide son haleine;

3- De l’iodure de potassium aussi, qui, desséchant toutes les glandes sécrétantes de son individu, celles du cerveau comme les autres, le laissera, en peu de temps, aussi impuissant qu’imbécile;

4- Du salicylate de soude, dont les effets curatifs ne sont pas encore prouvés, mais qui semble conduire à une mort foudroyante et prompte les malades traités par ce remède; [...]

Du chloral qui rend fou, de la belladone qui attaque les yeux, de toutes les solutions végétales, de toutes les compositions minérales qui corrompent le

---

<sup>75</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 43-44.



sang, rongent les organes, mangent les os, et font périr par le médicament ceux que la maladie épargne.<sup>76</sup>

Cette charge féroce de Maupassant contre les traitements médicaux de son époque se rapproche sensiblement de celle de Molière dans *Le Malade imaginaire*, où l'on voit Argan au début de la pièce étaler son attirail et ses jetons pour faire le compte de tous ses lavements et purges mensuels.<sup>77</sup> Maupassant, lui, se complait à cette énumération d'une façon très masochiste. Il sait bien que ces remèdes le mèneront à sa perte tôt ou tard.

Dans sa chronique *Alma Mater*<sup>78</sup>, Maupassant s'en prend violemment aux médecins et à la médecine, à la suite du décès d'un enfant, interne d'un établissement d'enseignement. L'enfant malade resta pratiquement sans soin pendant plusieurs semaines, de plus ses parents ne furent jamais avisés. Son état empirant, on le renvoya seul chez lui pour y mourir. L'absence de culpabilité du directeur du lycée, au cours du procès qui suivit, indigna Maupassant qui s'en prit alors au médecin qui avait considéré légèrement la gravité de la fièvre qui avait consumé l'enfant. "Le jour où le premier docteur venu sera responsable de ses sottises ou de son ignorance, on pourra goûter enfin quelque sécurité dans la vie."<sup>79</sup>

À l'époque de Molière, et suivant ce qu'il mettait en scène dans ses comédies, nous savons que la médecine se basait surtout sur la détermination de la présence dans le corps des quatre humeurs: la bile, le sang, l'atrabile et le phlegme en quantité et en qualité convenables. Ces connaissances avaient progressivement fait place à d'autres, grâce aux

---

<sup>76</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 42-43.

<sup>77</sup> Molière, *Le Malade imaginaire*, *Œuvres Complètes* (Paris: Gallimard, 1959) tome II, 833.

<sup>78</sup> Delaisement, *Maupassant, Journaliste et Chroniqueur* (Paris: Albin Michel) 1956.

<sup>79</sup> Delaisement 58.

dissections pratiquées plus souvent que par le passé. L'atrabile ou bile noire, qu'on croyait provenir de la rate, n'apparaissant point sous les scalpels, il a fallu adopter un nouveau système pour expliquer les causes des maladies.<sup>80</sup>

À l'époque de Maupassant les concepts médicaux avaient bien changé. Cependant les démonstrations doctorales dans la même veine que celles de *L'Amour médecin* n'ont pris aucune ride. Le docteur Latonne, soucieux d'exposer son savoir, informe Christiane Andermatt des progrès survenus dans sa profession:

On était convaincu autrefois que toutes les maladies venaient d'un vice du sang ou d'un vice organique, aujourd'hui nous supposons simplement que, dans beaucoup de cas, et surtout dans votre cas spécial, les malaises indécis dont vous souffrez, et même des troubles graves, très graves, mortels, peuvent provenir uniquement de ce qu'un organe quelconque, ayant pris sous des influences faciles à déterminer, un développement anormal au détriment de ses voisins, détruit toute l'harmonie, tout l'équilibre du corps humain, modifie ou arrête ses fonctions, entrave le jeu de tous les autres organes.<sup>81</sup>

Pour découvrir les causes de la stérilité, dont souffre la jeune femme, il lui demande de revêtir "un simple peignoir blanc, tout blanc." Latonne est-il un précurseur ou un visionnaire? Wilhelm Roentgen n'avait pas encore découvert la radiographie aux rayons X. N'empêche que Latonne prétend établir son diagnostic en traçant sur le peignoir "les limites, les dimensions et les positions" de chaque organe par des gribouillages reliés entre eux par des lignes sur lesquelles il écrit, rappelant ainsi Sganarelle<sup>82</sup>, "deux ou trois mots latins, compréhensibles pour lui seul."<sup>83</sup> Puis, ayant inscrit doctement ces notes sur un

<sup>80</sup> Carcassonne 28.

<sup>81</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 45-46.

<sup>82</sup> Sganarelle, dans la Scène 4 de l'Acte II du *Médecin malgré lui*, s'écrie: "*Deus sanctus, estne oratio latinus?*" (sic) "Dieu saint, est-ce du latin?" Molière, *Œuvres Complètes*, annotées par Maurice Rat (Paris: Gallimard, 1959) tome II, 134.

<sup>83</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 47.

carnet, il déclare à la patiente que l'examen n'a révélé aucun trouble majeur: "Rien d'inquiétant, rien d'anormal, sauf une légère, très légère déviation qu'une trentaine de bains acidulés guériront. Vous prendrez, en outre, trois demi-verres d'eau chaque matin avant midi."<sup>84</sup> Finalement, pour asseoir définitivement son prestige et impressionner son auditoire, il se retire à pas précipités.

Pour réussir son placement financier, Andermatt, le mari de Christiane, trouve l'aide inattendue des Oriol, père et fils, qui arrivent à persuader un vieux paralytique, le père Clovis, de suivre, moyennant finance, une cure de l'eau de leur source fraîchement découverte. Le père Clovis, ancien braconnier, prétend en fait être à moitié paralysé des membres inférieurs, car de nombreuses personnes de la région affirment l'avoir vu gambader en maintes occasions lorsqu'il se croyait seul. Les deux Oriol, qui ne sont pas plus dupes que les autres, flairent eux aussi, en bons paysans auvergnats, tout le profit à tirer de cette maladie simulée. Le père Clovis, contre la promesse d'une prime de quelques centaines de francs, accepte le marché.

## **2. Les médecins dans *Mont-Oriol***

La guérison étonnamment progressive et positive du père Clovis et les spéculations d'Andermatt changent l'aspect de la station en l'espace de quelques mois. "Le succès d'ailleurs avait dépassé, dès les premiers jours, les espérances des fondateurs."<sup>85</sup> Ces

---

<sup>84</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 47.

<sup>85</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 202.

espérances se sont concrétisées grâce aussi aux médecins, et spécialement au docteur Latonne.

Latonne est un docteur prompt à changer d'opinion sur les théories et les traitements médicaux. Après être revenu sur sa décision de ne plus soigner les Ravenel et Andermatt, il se voit offrir, par ce dernier, une place de choix, comme Inspecteur des eaux, au sein du conseil d'administration de la nouvelle société exploitant les terres vendues par les Oriol. Lors de son arrivée à Enval, voyant en son confrère Bonnefille un concurrent à évincer à tout prix, il avait dédaigné les lavages d'estomac recommandés par l'Inspecteur des eaux. Remplissant la même fonction il applique lui-même cette technique qu'il avait tant décriée:

Le docteur Latonne, l'année précédente, médisait des lavages d'estomac préconisés et pratiqués par le docteur Bonnefille dans l'établissement dont il était inspecteur. Mais les temps avaient modifié son opinion, et la sonde Baraduc était devenue le grand instrument de torture du nouvel inspecteur qui la plongeait dans tous les œsophages avec une joie enfantine.<sup>86</sup>

Latonne place aussi ses patients sous un régime spécial. Il leur fait subir des séances d'une gymnastique très particulière qu'il appelle "gymnastique automotrice", en rapport avec son système de "médecine organométrique." Ce système, indiqué précédemment, se base sur l'hypothétique hypertrophie d'un organe qui, en empêchant le bon fonctionnement des autres, créerait ainsi un terrain propice aux maladies. Latonne, très moderne sur ce plan, propose alors à ses patients les bienfaits de l'exercice conjointement à ceux de l'hydrothérapie. Pas n'importe quel exercice, mais de l'exercice automatique. Car, selon lui,

---

<sup>86</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 206.

“l’énergie est dans l’âme et non pas dans les muscles.”<sup>87</sup> Donc, si la volonté et le courage de faire de l’exercice font défaut, ses installations y suppléeront.

Dans son “institut médical de gymnastique automotrice”, ancêtre de nos salles de gymnastique, il dispose d’appareils, manœuvrés par des employés, pour pratiquer la marche, l’équitation, la natation et le canotage simulés. “On peut courir, monter à cheval, nager ou ramer pendant une heure sans que l’esprit prenne part, le moins du monde, à ce travail tout musculaire”<sup>88</sup>, déclare-t-il à Paul Brétigny, amant de Christiane Andermatt dont le mari n’est préoccupé que par les affaires.

Pourtant ces exercices de natation sèche, “qui ne mouille le corps que de transpiration”<sup>89</sup>, de marche assise et de marche debout paraissent peu efficaces et même produisent des résultats opposés à l’effet escompté. Assistant à une démonstration, Paul fait remarquer, narquoisement, au docteur Latonne “que les cavaliers n’avaient pas chaud, tandis que les tourneurs de manivelle étaient en sueur [...] haletaient, les bras rompus, les reins cassés à secouer ainsi leurs clients, ils avaient l’air de moudre du café.”<sup>90</sup> À la suggestion de Paul “d’invertir les rôles”, Latonne, sans voir l’absurdité de ses propos, répond: “Oh! Pas du tout mon cher. Il ne faut pas confondre exercice et fatigue. Le mouvement de l’homme qui tourne la roue est mauvais, tandis que le mouvement du marcheur ou de l’écuyer est excellent.”<sup>91</sup>

---

<sup>87</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 209.

<sup>88</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 210.

<sup>89</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 212.

<sup>90</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 211-12.

<sup>91</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 212.

À la vision erronée de l'application de sa méthode et de sa malhonnêteté professionnelle, Latonne joint une antipathie farouche à l'égard de tout triomphant confrère. Son aversion pour le docteur Bonnefille se tourne contre le docteur Black, un des nombreux autres médecins venus s'établir à Enval. D'allure ingrate, le docteur Black avait su captiver l'attention d'une partie de la clientèle de la station par sa piété et par son amitié avec le curé. Lorsqu'une vieille princesse allemande le consulte "sur la recommandation d'un cardinal romain"<sup>92</sup>, il devient, du jour au lendemain, le centre de dévotion de la majorité des curistes:

De ce moment il fut à la mode. Il était de bon goût, de bon ton, de grand chic de se faire soigner par lui [...] Et l'on vit courir d'un hôtel à l'autre, du matin au soir, ce petit homme à tête de bouledogue qui parlait bas, toujours, dans tous les coins, avec tout le monde [...] Les vieilles femmes surtout l'adoraient [...] Il augmentait ou diminuait chaque jour le dosage de l'eau bue par ses malades, ce qui leur donnait pleine confiance dans le souci qu'il prenait d'eux [...] Il réglait avec la même minutie la durée des bains quotidiens, en vertu de principes de lui seul connus.<sup>93</sup>

La renommée de M. Black cause du dépit au docteur Latonne. Son aigreur et son amertume sont telles qu'il devient, paradoxalement, lucide en remettant en cause la croyance immodérée aux vertus des eaux minérales: "Puisque nous savons à peine comment elles agissent, il est bien impossible de prescrire quotidiennement des modifications de dosage, qu'aucune loi thérapeutique ne peut régler. Ces procédés-là font le plus grand tort à la médecine."<sup>94</sup>

La valse de popularité des médecins pourtant ne faisait que commencer. Car Andermatt, résolu à maximiser ses profits, avait contacté plusieurs des plus éminents

---

<sup>92</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 238.

<sup>93</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 238-39.

<sup>94</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 238.

d'entre eux. Avec l'alléchante promesse de disposer gratuitement d'une belle propriété, certains, qui portaient le titre de professeurs, plus honorifique que celui de docteurs ou médecins, avaient accepté de venir s'enterrer dans la région. "C'était maintenant une question brûlante que celle des médecins dans Enval. Ils s'étaient brusquement emparés du pays, de toute l'attention, de toute la passion des habitants [...] MM. Les professeurs Cloche, Mas-Roussel et Rémusot, avaient apporté chacun un contingent de deux à trois cents malades au moins [...]".<sup>95</sup>

Le docteur Latonne, tout comme Andermatt, avait bénéficié de la venue de ces sommités scientifiques car il était "particulièrement patronné par le professeur Mas-Roussel, dont il avait été l'élève et dont il imitait la tenue et les gestes"<sup>96</sup>, alors que le docteur Black était le protégé du professeur Rémusot. Mais voilà qu'un beau jour arrive un autre médecin encore plus fringant, le docteur Mazelli, un Italien au service exclusif d'une famille de grande noblesse espagnole, le duc et la duchesse de Ramas-Aldaverra.

Son entregent naturel et son apparence physique permettent à Mazelli de gagner rapidement les suffrages et de remplacer le docteur Black dans les cœurs des curistes. Puisqu'il est presque inabordable, la duchesse redoutant qu'on le lui vole, on le recherche davantage. "Ce beau médecin, en quelques jours, devint le point de mire de toutes les malades. Et toutes les ruses étaient employées pour lui arracher quelques avis."<sup>97</sup>

Pourtant le docteur Mazelli pratique la médecine comme une profession de second ordre. Accordant une prédilection au massage et à des combinaisons d'alcools dans le

---

<sup>95</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 236.

<sup>96</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 236.

<sup>97</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 243.

traitement de la duchesse, il se tient à l'écart de la médecine officielle. D'ailleurs il s'en moque passablement, dans des conversations mondaines, tenant les innombrables remèdes comme découvertes de portée extrêmement limitée, voire dangereuse:

Je ne crois pas aux remèdes [...] La vieille médecine partait de ce principe qu'il y a remède à tout. Dieu, croyait-on, dans sa divine mansuétude avait créé des drogues pour tous les maux, seulement il avait laissé aux hommes, par malice peut-être, le soin de découvrir ces drogues. Or les hommes en ont découvert un nombre incalculable sans jamais savoir au juste à quel mal convient chacune. En vérité, il n'y a pas de remèdes; il y a seulement des maladies [...] Chaque école préconise son procédé [...] Tout cela agit, il est vrai, mais personne ne sait comment. Quelquefois ça réussit, et quelquefois ça tue.<sup>98</sup>

Dilettante en médecine, Mazelli court cependant les femmes comme un don Juan professionnel. Célibataire, il poursuit assidûment et tout ensemble à la fois les filles du père Oriol, ainsi que de nombreuses vacancières. Mais c'est sur la fille du professeur Cloche, une jeune veuve rousse, qu'il jette son dévolu, au grand déplaisir de sa patronne la duchesse. "Mazelli s'était assis auprès de la fille du professeur Cloche. Depuis quelques jours il la suivait sans cesse; et elle recevait ses avances avec une audace provocante. La duchesse ne le perdait point de vue, semblait irritée et frémissante."<sup>99</sup>

Après quelques manœuvres de diversion, un beau jour il provoque le plus beau scandale de la station thermale en enlevant la jeune veuve. Choqué, le professeur Cloche, qui n'avait point voulu donner son aval à cette union, part, en partie pour éviter les commérages qui sourdaient aussi vite que les eaux de la région, plus sûrement afin de sauver sa fille des griffes de son vénal confrère.

---

<sup>98</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 241-42.

<sup>99</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 271.



Le docteur Latonne, qui se mettait d'accord avec Andermatt pour camoufler le décès d'Aubry-Pasteur, un ingénieur venu se faire soigner à Enval pour une congestion dont il était justement décédé, est lui aussi extrêmement offusqué par la conduite du docteur italien. Toujours sous le coup de l'émotion il annonce lui-même à Andermatt l'enlèvement de la fille Cloche par Mazelli et conséquemment les départs précipités du professeur Cloche, du duc et de la duchesse de Ramas-Aldaverra, trois coups durs pour leur entreprise: "Un médecin, Monsieur, un médecin, faire une chose pareille!... un docteur en médecine!... quelle absence de caractère!..."<sup>100</sup>

### 3. Les malades dans *Mont-Oriol*

Comme dans *Le Malade imaginaire*, et même davantage encore, *Mont-Oriol* nous offre une galerie de portraits de malades imaginaires, les uns sincères, les autres jouant la comédie. Le marquis de Ravenel, le père de Christiane, est, comme Argan, un obsédé des traitements médicaux. Au docteur Latonne qui s'informe de sa santé il répond: "Très bien, Docteur, très bien, ou du moins pas mal. Je souffre toujours des reins; mais enfin je vais mieux, beaucoup mieux; et je n'en suis encore qu'à mon dixième bain. L'année dernière, je n'ai obtenu d'effet qu'au seizième."<sup>101</sup> Lorsque les trois médecins, Latonne, Honorat et Bonnefille, qui, pour éviter de se gêner mutuellement, décident de ne plus soigner les Ravenel et les Andermatt, le marquis en conçoit une vive irritation:

L'idée de prendre les eaux sans médecin, de se baigner cinq minutes de trop, de boire un verre de moins qu'il n'aurait fallu le torturait de peur, car il

<sup>100</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 327-28.

<sup>101</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 41.

croyait toutes les doses, les heures et les phases du traitement exactement réglées par une loi de la nature, qui avait pensé aux malades en faisant couler les eaux minérales, et dont les docteurs connaissaient tous les secrets mystérieux, comme des prêtres inspirés et savants.<sup>102</sup>

Si le marquis, comme sa fille Christiane et certains autres vacanciers, est obsédé par sa santé, le père Clovis, lui, simule une demi-paralysie pour tromper son monde, médecins inclus, un peu comme Lucinde, dans *Le Médecin malgré lui*, affectait d'être muette "pour se délivrer d'un mariage dont elle était importunée."<sup>103</sup> Futé, père Clovis accepte, en ayant l'air de se forcer, de jouer le rôle du cobaye en se baignant dans la source des Oriol afin de convaincre les gens de croire aux vertus pseudo-curatives de l'eau de la région.

Pendant plusieurs années il avait traîné ses jambes pour se mouvoir. Brusquement, c'est le miracle. En l'espace de quelques semaines il est sur pied: "On parla du paralytique. On l'avait vu traverser le parc, dans l'après-midi, avec une seule canne, alors que, le matin même, il en employait encore deux."<sup>104</sup>

Cependant, réalisant tout le profit qu'il y a à tirer de son cas, père Clovis s'avise de faire du chantage. Puisqu'il n'avait point formellement promis de rester guéri en permanence, il se traîne en geignant devant les nouveaux arrivants à la station et se plaint d'avoir vu ses douleurs redoubler d'intensité depuis sa cure durant la saison écoulée. "Le vieil invalide, guéri l'année d'avant, et redevenu à présent plus paralytique que jamais [...] arrêta les étrangers sur les routes [...] pour leur conter son histoire."<sup>105</sup>

Dans son patois chuintant, dans lequel le *s* se transforme en *ch* ou en *j*, il essaie, autant que faire se peut, d'attirer l'attention des passants sur son état qui empire de jour en

<sup>102</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 164.

<sup>103</sup> Acte II, Scène 5.

<sup>104</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 175.

<sup>105</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 214.

jour selon ses dires. “Ché-jeaux-là, voyez-vous, cha ne vaut rien, cha garit, ché vrai, et pi on r’tombe, mais on r’tombe prechque mort [...] Ils m’ont tua, mes bons Méchieus, ils m’ont tua avec leur eau. Ils m’ont baigné par forche l’an paché. Et me v’là, à ch’t’heure, me v’là, me v’là!”<sup>106</sup>

Pour le faire taire et éviter un scandale nuisible à la station, Andermatt n’a d’autre ressource que de lui proposer, derechef, de se baigner à la source et, moyennant une certaine somme, de *se guérir*. “Voici mes propositions, vieux filou que vous êtes. Vous allez guérir immédiatement en prenant deux bains chaque jour. Et vous aurez deux cents francs aussitôt que vous marcherez [...] et vous aurez encore deux cents francs tous les ans, jusqu’à votre mort [...] si vous continuez à éprouver l’effet salutaire de nos eaux.”<sup>107</sup>

Ce marché n’enthousiasme nullement le malin et pseudo-paralytique vieillard. Sa maladie l’aidait tellement, jusqu’à présent, à berner son entourage; qu’allait-il devenir sans cette arme? Il se sentirait nu comme un ver. Il ne pourrait plus prétendre avoir cessé de braconner. Entendant la proposition d’Andermatt, “le vieux resta perplexe, la guérison continue contrariait toutes ses dispositions d’existence.”<sup>108</sup> Le docteur Latonne, assistant à l’entretien, estime, qu’après tout, la guérison annuelle du vieux bonhomme leur ferait beaucoup de publicité et appâterait davantage de curistes: “Parfait...! Parfait...! Nous le guérirons tous les ans... cela vaut mieux et prouvera la nécessité du traitement annuel, l’indispensabilité du retour.”<sup>109</sup>

---

<sup>106</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 216-17.

<sup>107</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 221-22.

<sup>108</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 222.

<sup>109</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 222.

On ne peut s'empêcher d'établir ici un parallèle entre les deux cas Argan et Clovis. Les deux font office d'être malade mais pour des finalités différentes. Molière nous peint un Argan se complaisant dans ses misères pour réclamer l'attention, la présence constante et les soins de son entourage, tandis que Maupassant nous offre un père Clovis, qui contrefait le paralytique pour éloigner ses semblables, pour être plus libre de braconner la nuit à sa guise, sans encourir l'ombre d'un soupçon.

Béralde, le frère d'Argan, l'enjoint de renoncer, d'abord à la maladie: "Est-il possible [...] que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature?"<sup>110</sup>, puis plus loin, à ses pompes et à ses œuvres: "[...] Est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être, toute votre vie, enseveli dans leurs remèdes?"<sup>111</sup> Argan souffrirait-il "d'une *lubie égotante* [se croire malade et vouloir être soigné] ou d'une *marotte médicale* [se vouloir malade pour pouvoir être soigné]?"<sup>112</sup> Malgré tout, il est quand même, consciemment ou inconsciemment, sincère dans sa maladie de maniaque et lorsqu'il appelle le monde entier à son chevet.

Par contre, père Clovis sait pertinemment qu'il n'est point malade. Le fils Oriol le lui proclame haut et fort d'ailleurs: "Allons, vieux farceur, tu chais, j'la connais ta maladie, moi, on ne me la conte pas. Qué que tu faisais, lundi dernier, dans l'bois de Comberombe, à onze heures de nuit (sic)?"<sup>113</sup> La contrefaçon de la paralysie par Clovis inspire d'ailleurs les deux Oriol d'abord, Andermatt ensuite, à tromper tout le monde et à

<sup>110</sup> Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte III, scène 3.

<sup>111</sup> Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte III, scène 4.

<sup>112</sup> Patrick Dandrey, *La Médecine et la maladie dans le théâtre de Molière: Molière et la maladie imaginaire ou De la mélancolie hypocondriaque* (Paris: Klincksieck, 1998) tome II, 284.

<sup>113</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 100.

faire croire aux vertus thérapeutiques des eaux de la nouvelle source. Clovis est aidé dans sa supercherie en se voyant proposer “un trou” pour se baigner et “se guérir” moyennant une certaine rétribution. Le vieil homme découvre dès lors le moyen le plus facile d’exploiter “sa maladie”.

Enterré dans son trou pour induire en erreur les passants qui constateront son éventuelle et indubitable guérison, Clovis rappelle, d’une certaine manière, Argan qui est poussé par Toinette et Béralde à contrefaire le mort, étendu sur une chaise, dans les trois dernières scènes (12, 13 et 14) de l’Acte III. Sous le déguisement funèbre, les yeux de notre malade imaginaire sont dessillés. Il lui est ainsi enfin révélé le vrai visage de Béline, sa femme, qui prétendait le chérir, et qui, le croyant mort, s’empresse de le dénigrer et de faire main basse sur ses biens. De même, il découvre l’attachement et l’amour filial que sa fille lui témoigne en dépit de son intransigeance et de sa sévérité envers elle. Vivant, Argan était leurré par son entourage; mort, il voit clair. Vivant dans l’ombre, Clovis survit chichement. Malade officiel, il peut s’enrichir.

Le père Clovis, c’est le cas exemplaire dont rêverait tout médecin-charlatan avide de renommée. C’est aussi l’allié de tout entrepreneur soucieux de renflouer, sans crainte aucune, ses investissements. Andermatt, en homme d’affaires avisé, flairer bien les ruses du vieillard et saute sur ce favorable coup du sort:

Depuis qu’il avait pénétré la ruse des paysans et du paralytique, compris qu’il s’était laissé duper et convaincre, l’année d’avant, par l’envie seule dont il était mordu de croire à l’efficacité des eaux, depuis surtout qu’il n’avait pu se débarrasser, sans payer, des plaintes redoutables du vieux, il en avait fait une réclame puissante et il en jouait à merveille.<sup>114</sup>

---

<sup>114</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 272.

D'accord avec Latonne, il fait subir au vieillard des séances publiques de gymnastique automotrice. Au cours de l'une d'elles, père Clovis étonne presque toute l'assistance par sa prompte et presque miraculeuse "guérison". Lui qui ne pouvait avancer sans l'aide des cannes, prétend-il, s'en débarrasse sans trop de difficulté après quelques secondes de gymnastique assise. "Le père Clovis, pris d'une joie subite se mit à rire en répétant avec sa tête et sa longue barbe blanche tous les mouvements auxquels on forçait ses jambes.[...] Il répétait, au milieu de ses crises de rire 'ché rigolo, ché rigolo' [...] On vit le père Clovis descendre tout seul de son fauteuil; et il marcha."<sup>115</sup>

#### 4. La médecine-industrie

L'amour est l'un des thèmes associés, parallèlement, à la médecine dans *Mont-Oriol*, mais différemment, dans une certaine mesure, de certaines comédies-ballets de Molière. Dans *Monsieur de Pourceaugnac*, Éraste, de concert avec deux médecins, voulait faire enfermer M. de Pourceaugnac à l'asile pour empêcher ses épousailles avec Julie. Dans *Mont-Oriol*, Christiane, elle aussi, un peu comme M. de Pourceaugnac, subit un examen médical de la part de deux médecins, sans l'avoir sollicité. Mais, elle, c'est pour son bien. Son père ainsi que son mari la font examiner pour guérir sa stérilité. Néanmoins, malgré l'histoire d'amour entre Paul Brétigny et Christiane qu'on peut y observer, *Mont-Oriol* développe surtout l'idée de la médecine accaparée par des affairistes et des médecins vénaux.

---

<sup>115</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 359-60.

Andermatt, le financier qui compte ouvrir un nouvel établissement dans la région, présente, lui aussi, pourrait-on dire, des symptômes d'une maladie: sa marotte à lui, c'est l'argent. Quoiqu'il se défende d'être avare, et avec raison d'ailleurs, on ne peut s'empêcher malgré tout de le rapprocher de cet autre grand "malade" moliéresque, Harpagon. Vu le sans-gêne du personnage, on se demande si Maupassant ne serait pas un tantinet anti-sémite, pour qui tout juif serait celui qui serait prêt à tout sacrifier, jusqu'à vendre son âme au diable, pour assouvir sa cupidité. Négligeant sa femme, Andermatt est un tripoteur par excellence. "Tout pour lui passe par l'argent, [...] tout se vend, friperie, œuvre d'art, homme, femme."<sup>116</sup> Tout se vend. Ainsi que la médecine. Car, il n'ignore point que pour parvenir à son but, il lui faudra se faire des alliés du côté des médecins:

Oui, Monsieur, [...] tout est affaire d'adresse, de tact, d'opportunisme et d'audace. Pour créer une ville d'eaux il faut savoir la lancer, rien de plus, et pour la lancer, il faut intéresser dans l'affaire le grand corps médical de Paris [...] Il ne suffit pas d'avoir de l'eau, il faut la faire boire [...] Il faut savoir le faire dire discrètement par les seuls hommes qui aient de l'action sur le public buveur, sur le public malade dont nous avons besoin, sur le public particulièrement crédule qui paye les médicaments, par les médecins [...] Ne parlez au malade que par les médecins, il n'écoute qu'eux.<sup>117</sup>

Demandant à son beau-frère d'épouser une des filles Oriol, et à tout son entourage de jouer le rôle de prête-nom, Andermatt arrive à établir une société, dont il est pratiquement le seul propriétaire. Société qui lui permet d'acquérir de vastes étendues de terre dans la région. Ainsi il peut alors inviter et acheter des médecins en leur faisant des propositions à ne pas rejeter: "Nous mettrons gratuitement ces demeures aussi élégantes que confortables à la disposition de nos médecins [...] ils achèteront seulement la maison [...]"

<sup>116</sup> Maupassant, *Mont-Oriol*, Préface de Marie-Claire Bancquart, 25.

<sup>117</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 78-79.

quant au terrain, nous le leur donnons... et ils nous le payeront... en malades.”<sup>118</sup> Car il veut vendre son eau mais, “La grande question moderne, Messieurs, c’est la réclame [...] Messieurs, nous voulons vendre de l’eau. C’est par les médecins que nous devons conquérir les malades.”<sup>119</sup>

En cela Andermatt trouve un allié et un complice dans la personne du docteur Latonne, qui est aussi dénué de scrupule que de tout sens du ridicule; l’absence ou la présence de l’un ou de l’autre ne tue point. Pour allécher un plus grand nombre de personnes il propose à Andermatt de falsifier des données météorologiques concernant la région et de faire croire qu’elle jouit du plus beau climat au monde:

C’est indispensable, cela! Il faut que la température d’une station thermale soit meilleure, moins variable, plus régulièrement tempérée que celle des stations voisines et rivales [...] j’enverrai tous les soirs, par télégraphe, la situation atmosphérique. Je la ferai telle que la moyenne constatée en fin d’année soit supérieure aux meilleures moyennes des environs [...] afin que le Parisien se dise ‘Cristi, ont-ils de la chance, ceux qui vont là-bas!’<sup>120</sup>

Dans *Mont-Oriol* nous rencontrons divers types de médecins; certains dénués de tout scrupule, d’autres incapables de soigner à l’instar de ceux de Molière, d’autres encore affligés de tics professionnels. N’y aurait-il que ce point de vue négatif des médecins dans *Mont-Oriol*? Pourrait-on y déceler, ne serait-ce qu’un infime passage qui leur soit favorable? Il ne fait l’ombre d’un doute que Maupassant nous les peint sous le jour le plus sombre. Cependant, en y regardant de plus près, en lisant entre les lignes, on découvre dans l’ouvrage des passages qui plaideraient en faveur d’une médecine douce, plus humaine en quelque sorte.

<sup>118</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 191.

<sup>119</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 189-90.

<sup>120</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 293.



C'est ainsi que le docteur Mazelli, bien qu'il pratique en dilettante, s'avère efficace, tout au moins selon l'opinion de sa patronne, la duchesse de Rama-Aldaverra. Il a pu juguler puis réduire l'embonpoint naissant qui faisait le désespoir de la duchesse. Mazelli est le médecin de la réussite. Et tout cela, simplement parce qu'il "est un homme merveilleux, [...] il sait tout, il fait tout, [...] avec son régime et ses liqueurs"<sup>121</sup>, sans utiliser les remèdes violents des médecins moliéresques. Mazelli est loin de promouvoir les soins aveugles "*Clysterium donare, Postea seignare, Ensuita purgare*" de l'aspirant docteur du *Malade imaginaire*.

### 5. L'attraction de Maupassant pour la folie et le suicide

Contrairement à Argan du *Malade imaginaire*, qui se fait de la bile pour rien, Maupassant, dans "Le Horla" publié en 1887, décrit des troubles psychiques comme ceux qui devaient l'emporter. Il s'agit de l'histoire d'un homme, racontée par lui-même, qui est atteint d'hallucinations et qui séjourne à l'asile. Il commença d'abord par souffrir d'insomnie. Un médecin lui "ordonna du bromure de potassium et des douches." Il se fit doucher matin et soir, et but du bromure de potassium.

Rien n'y fit. Bientôt il commença à avoir des hallucinations et crut entrevoir un être invisible qu'il nomma le Horla. Lorsqu'il demanda à être enfermé à l'asile, on s'aperçut que d'autres personnes dans la région avaient commencé à souffrir des mêmes troubles.

---

<sup>121</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 241.

On serait tenté de relier ce conte fantastique à la folie qui devait terrasser Maupassant six ans plus tard en 1893. Telle n'est pas l'opinion de René Dumesnil. Selon lui: "on a voulu voir, (dans "Le Horla"), les premiers symptômes du mal qui allait troubler la raison de Maupassant et finalement le tuer. Il n'en est rien [...]. Le sujet de ce conte hallucinant a été donné à l'auteur par Léon Hennique, fort occupé à ce moment de ces questions [...]." De plus ajoute-t-il, pour indiquer les courants d'idées de l'époque, "*Les leçons de Charcot sur les maladies du Système Nerveux faites à la Salpêtrière* ont été publiées en 1884."<sup>122</sup>

Gisèle d'Estoc, avec qui Maupassant eut l'une de ses nombreuses liaisons avant d'être interné, fournit, elle aussi, un témoignage irréfutable sur l'état de santé de l'auteur à cette époque. "On a dit souvent que lorsque Maupassant écrivit "Le Horla", ce conte fantastique, hallucinant à la manière d'Edgar Poe, il était déjà fou. C'est là une erreur. Jamais en écrivant cette nouvelle Guy ne donna mieux la preuve de son équilibre mental."<sup>123</sup>

Pourtant, l'attrance de Maupassant pour l'étrange ne se borna pas au "Horla". Son imagination débridée lui inspira d'autres contes et récits, tel "L'Endormeuse", qui prouveraient, contrairement à ce qu'avance Gisèle d'Estoc, l'existence d'un état dépressif, alternant avec des moments heureux, dont il souffrait bien avant son internement. Guy de Maupassant, qui avait lui-même tenté de se suicider à la fin de sa vie, fait, dans

---

<sup>122</sup> René Dumesnil, *Œuvres Complètes* de Maupassant (Paris: Librairie de France, 1938) volume 6, page de garde, notice.

<sup>123</sup> Gisèle d'Estoc, *Cahier d'Amour*, cité par Pierre Borel dans *Le vrai Maupassant* (Genève: Pierre Cailler, 1951) 119.

“L’Endormeuse”, l’éloge du suicide en trois macabres sentences poétiques en prose: “Le suicide! mais c’est la force de ceux qui n’en ont plus, c’est l’espoir de ceux qui ne croient plus, c’est le sublime courage des vaincus!”<sup>124</sup>

Ce conte lui a été inspiré, un jour, comme tant d’autres, où “la vie fraîche, gaie, amoureuse, frémissait dans les feuilles, palpait dans l’air, miroitait sur l’eau”<sup>125</sup>, par la lecture des journaux relatant les suicides élevés à cette époque, qu’il situe dans un Paris futur, approximativement dans “les cinq années qui ont suivi l’Exposition universelle de 1889.”<sup>126</sup> Il décrit dans “L’Endormeuse” la visite fictive qu’il fit, au cours d’un rêve éveillé, d’un immeuble parisien dénommé “Œuvre de la mort volontaire.” Dans ce lieu charmant, où œuvrent des précurseurs du docteur Kavorkian, “on tue proprement et doucement [...] les gens qui désirent mourir.”<sup>127</sup> La mort, rebaptisée “anéantissement”, est dispensée au patient, assis sur l’Endormeuse, “chaise basse en crêpe de Chine”, par l’intermédiaire d’un gaz, breveté, parfumé au choix.

### Conclusion partielle

Évidemment on ne peut affirmer que Maupassant souhaitait, ni même envisageait, une telle application de la médecine, surtout à cette époque où l’Église, opposée au suicide, exerçait encore une influence prépondérante sur les mœurs sociales. Pendant sa période réaliste, Maupassant ne dédaignait point l’étrange et se passionnait pour les courants “psy”

---

<sup>124</sup> Guy de Maupassant, *Contes Choisis* (Paris: Hachette, 1939) 61.

<sup>125</sup> Maupassant, *Contes Choisis* 59.

<sup>126</sup> Maupassant, *Contes Choisis* 62.

<sup>127</sup> Maupassant, *Contes Choisis* 62.

de son temps. C'est ainsi qu'il a, dans un article, contrairement à de nombreux critiques, fait l'éloge du roman "décadent" *À rebours* de Joris Karl Huysmans. Après quelques observations sur les gens qui se satisfont de peu, il commente la névrose rongant ceux qui, comme lui peut-être, se sont blasés du spectacle quotidien de la vie, tel le héros Jean des Esseintes de *À rebours* qui "se fabrique, à force d'imagination et de fantaisie, une existence absolument factice, absolument cocasse, vraiment à rebours de tout ce qu'on fait ordinairement"<sup>128</sup>, par exemple justifier sa névrose à son médecin. Et pour montrer certaines de ses affinités avec cet étrange personnage, Maupassant conclut en s'interrogeant: "Mais pourquoi ce névrosé m'apparaît-il comme le seul homme intelligent, sage, ingénieux, vraiment idéaliste et poète de l'univers, s'il existait?"<sup>129</sup> Cette admiration pour un tel personnage révèle chez Maupassant une tendance à accorder à la vie intérieure la primauté sur le réel. Ce qui est en accord avec sa peinture caricaturale des médecins "du corps", des charlatans, dans *Mont-Oriol*, médecins qui ne soignent point les malaises psychiques des malades de la société industrielle.

Pourtant, plus de cinquante ans avant la parution de *Mont-Oriol*, en septembre 1833, Honoré de Balzac lui, par contre, fidèle au positivisme de l'époque, fit de préférence un portrait élogieux du médecin dans *Le Médecin de campagne*. Le personnage principal, le docteur Bénassis, philanthrope, est un précurseur du docteur Schweitzer. C'est "un excellent homme, médecin de son état, remarquable par sa science, par son intelligence, par son activité, par sa bonté et qui met toutes ses qualités au service d'un pays pauvre et d'une

---

<sup>128</sup> Maupassant, "Par-delà", *Gil Blas*, 10 juin 1884, cité par Gérard Delaisement dans *Maupassant journaliste et chroniqueur*, 95.

<sup>129</sup> Delaisement 99.

population déshéritée.”<sup>130</sup> Le docteur Bénassis est admirable, quoiqu’en partie il agisse ainsi pour réparer socialement une erreur de jeunesse: “une maîtresse rendue mère, puis abandonnée; une fiancée meurtrie par la révélation de cet abandon. La médecine chez Benassis apparaît alors comme une œuvre de pénitence et de réparation. En aidant de pauvres montagnards à relever leur condition, il se relève moralement lui-même à ses propres yeux.”<sup>131</sup>

Le but suprême des médecins de Maupassant est la consolidation de leur prestige par l’exploitation des malades. Balzac nous offre l’antithèse de ces médecins dans le personnage de Bénassis qui s’adonne corps et âme à sa vocation: “[...] il guérit les pauvres pour rien [...] Aussi n’est-il guère de gens ici qui ne le mettent dans leurs prières du soir et du matin!”<sup>132</sup> dit de lui une habitante de la contrée. À sa mort le curé déclare qu’il “était un ange!”<sup>133</sup>

Dans l’œuvre de Balzac se retrouvent les conceptions scientifiques de son époque, conceptions qui dateraient un peu de l’époque du Siècle des Lumières. C’est ainsi que dans *Le Curé de village* il dit d’un personnage: “Un trait de sa physionomie confirmait une assertion de Lavater sur les gens destinés au meurtre, il avait les dents de devant croisées.”<sup>134</sup> Une génération plus tard, Zola ne se réfère plus à ces théories physiognomoniques de Lavater. Dans sa grande fresque, *Les Rougon-Macquart*, il s’appuie

---

<sup>130</sup> Maurice Allem, Introduction et notes in Honoré de Balzac, *Le Médecin de campagne* (Paris: Garnier Frères, 1961) V.

<sup>131</sup> Maurice Allem VII.

<sup>132</sup> Honoré de Balzac, *Le Médecin de campagne* (Paris: Garnier Frères, 1961) 13.

<sup>133</sup> Honoré de Balzac, *Le Médecin de campagne* 274.

<sup>134</sup> Honoré de Balzac, *La Comédie Humaine, Le Curé de village* (Paris: Gallimard, 1949) tome VIII, 628.

de préférence sur celles plus crédibles concernant l'influence de l'hérédité sur le comportement.

Les idées de Claude Bernard et de Darwin, ont influé sur l'œuvre de Zola, ainsi que sur celle de Maupassant. Dans *Mont-Oriol*, ce dernier parle de "la race juive arrivée à l'heure des vengeances, race opprimée [...], et qui, maintenant, allait opprimer les autres par la puissance de l'or."<sup>135</sup> Cependant la défaite de la France face à la Prusse en 1870 fut aussi une source d'inspiration pour Zola et ses amis, Guy de Maupassant et Joris Karl Huysmans entre autres, au cours de l'été 1879, dans leurs réunions connues sous le nom de Soirées de Médan. Maupassant, comme nous l'avons souligné plus haut, se laissa gagner aussi par ce qu'on pourrait qualifier d'impalpable, une certaine survivance du romantisme, et l'émergence des cercles spirites, prélude au symbolisme. Ce cheminement côte à côte avec plusieurs tendances parallèles et opposées, réalisme et *non-réalisme*, amena graduellement une profonde redéfinition de la littérature à partir de cette période, et spécialement au théâtre, avec des œuvres cyniques comme *Ubu* d'Alfred Jarry à la fin du siècle.

La génération qui succéda à Maupassant constata amèrement avec l'éclatement de la Première Guerre mondiale que, utilisées aveuglément, la société industrielle et la science pouvaient conduire aux pires excès. À la fin de la guerre, le mouvement dada, anarchisme jusqu'au-boutiste qui rejetait la science, servit d'exutoire à ceux qui avaient pu éviter, pendant ces quatre terribles années, d'être transformés en chair à canons. C'est dans cette

---

<sup>135</sup> Maupassant, *Mont-Oriol* 53.

atmosphère de cynisme bon enfant causé par une crainte sans nom, que parut en 1923 un nouveau genre de satire médicale, *Knock* de Jules Romains. Alors que les médecins dans *Mont-Oriol* se plaisaient à soigner avec une désinvolture railleuse, Knock, lui, veut, le plus sérieusement du monde, rendre malade puis aliter tout patient qui vient le consulter, au nom de l'omnipuissante religion de la médecine.

## CHAPITRE III

### Jules Romains

#### 1. Satire de la médecine-entreprise dans *Knock*

On peut considérer la médecine, chez Molière et Maupassant, comme relativement inoffensive. Il en va tout autrement dans *Knock ou le Triomphe de la Médecine* de Jules Romains, où, nouvelle hydre, elle capture tout ce qui passe à sa portée. Dans les pièces de Molière et dans *Mont-Oriol* de Maupassant, les médecins ainsi que les malades se partagent les principaux rôles, mais dans *Knock*, le médecin tout-puissant est le seul personnage vraiment apparent, les autres n'étant que des faire-valoir, des marionnettes qu'il manipule à sa guise.

Jules Romains, pseudonyme de Louis Farigoule, connut une certaine renommée qui déclina après la Deuxième Guerre mondiale. Né en 1885 en province, il grandit à Paris où son père était instituteur. Élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie en 1909, vingt ans avant Sartre et Beauvoir, il enseigna dans des lycées pendant dix ans. Avec René Arcos, Georges Duhamel et Charles Vildrac, il a élaboré en 1906 l'Unanimisme, une philosophie -ou plutôt- une sociologie de groupe dont le principe de base est la solidarité qui unit les êtres humains. Poète, depuis l'époque de ses études supérieures, c'est plutôt comme romancier, avec entre autres, *Les Hommes de Bonne Volonté*, roman-fleuve en 27 volumes, et comme dramaturge surtout avec *Knock ou le Triomphe de la Médecine*, qu'il est connu aujourd'hui.



*Knock ou le Triomphe de la Médecine*, pièce en trois actes, est une satire du charlatanisme de certains médecins et de la jobardise de leurs clients. "Il a été écrit vite et dans la joie."<sup>136</sup> C'est l'histoire d'un vieux docteur, Parpalaid, qui vend à Knock, plus jeune, mais pétri d'ambitions, son poste de médecin, sans concurrent, de Saint-Maurice, un village de montagne. Voulant terminer sa vie en beauté à Lyon, où il espère amasser la fortune qui ne lui a point souri jusqu'à présent, Parpalaid offre à Knock un marché de dupes. Dans Saint-Maurice qu'il quitte, sa clientèle est en fait réduite à néant.

Constatant, dès sa première rencontre avec Parpalaid, que cette place ne vaut absolument rien avec des patients dont la particularité est de ne payer qu'une fois l'an à la Saint-Michel, ou à la Saint-Glinglin, Knock ne se décourage pas pour autant. Il déclare à son confrère qu'il compte appliquer de nouvelles méthodes grâce auxquelles il pense arriver à transformer l'atmosphère médicale du canton. Ce n'est pas la première fois qu'il est confronté à pareils travaux d'Hercule, ayant déjà exercé comme médecin marron sur un navire. En accordant des consultations gratuites dès le premier jour de l'ouverture de sa clinique, il attire aussitôt une importante clientèle.

Le succès est tel qu'au bout de trois mois Parpalaid, qui était venu toucher la première échéance de la vente du poste, tenaillé par l'envie et ébahi par cette réussite inattendue de son remplaçant, lui propose d'échanger leurs postes. Alors, ironie suprême, Knock le convainc de ne pas repartir sur le champ mais de se reposer pendant une journée, avant de se faire examiner à son tour par son plus jeune mais auguste confrère, confirmant

---

<sup>136</sup> Jules Romains, *Souvenirs et Confidences d'un écrivain* (Paris: Arthème Fayard, 1958) 212.

cette sentence de Jules Renard: "Médecins. On a quelquefois envie de leur donner une consultation."<sup>137</sup>

"Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement humain [...] On rira d'un animal, mais parce qu'on aura surpris chez lui une attitude d'homme ou une expression humaine."<sup>138</sup> S'ils pouvaient parler, les singes contesteraient cela vigoureusement sans aucun doute. Mais on est bien obligé de reconnaître la véracité de cette opinion de Bergson. Les personnages de *Knock*, par exemple, représentent des exemples typiques, sur le plan médical, du genre humain.

Knock est un peu une sorte de docteur Mengele, moins le sang sur les mains, car il est "partisan de la diminution de la mortalité."<sup>139</sup> La précocité de sa vocation est assez remarquable. À peine âgé de neuf ans, il lisait avidement tout article ou prospectus de vulgarisation médicale tombant sous sa main ou sous ses yeux. Selon ses propres dires, trois ans plus tard, il "avait déjà un sens médical correct."<sup>140</sup>

Ayant réussi à son examen de baccalauréat, en section littéraire, il n'hésite pas à s'embarquer, comme médecin, sur un navire en partance pour l'Inde, ce qui lui permet, du même coup, d'apprendre son métier, sur le tas. D'ailleurs, pourquoi s'en serait-il gêné? Puisque, (et là Jules Romains fait une subtile mais grosse caricature des études médicales de son époque) "c'est un peu la façon dont on procède dans les hôpitaux!"<sup>141</sup>

---

<sup>137</sup> Jules Renard, *Journal* (Paris: Gallimard-Bibliothèque de la Pléiade, 1960) 868.

<sup>138</sup> Bergson, *Le Rire* 2.

<sup>139</sup> Jules Romains, *Knock ou le Triomphe de la Médecine* (Paris: Gallimard, 1924) Acte I, 28.

<sup>140</sup> Romains, *Knock* 27.

<sup>141</sup> Romains, *Knock* 28.

À cette effronterie chez Knock s'ajoute un pouvoir de persuasion digne d'un parfait hypnotiseur ou d'un vendeur de voitures d'occasion. "Les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent"<sup>142</sup>, écrit-il dans sa thèse médicale, *Sur les prétendus états de santé*, en se plaçant sous l'auguste parrainage de Claude Bernard à qui il attribue cette épigraphe. Pour ce faire il sonde, d'abord financièrement, la personne bien portante puis la transforme en parfait hypocondriaque en l'assommant avec son verbiage médical et au moyen d'une diète que redouterait même le plus endurci des Spartiates. Malgré tout, si le client n'a pas les moyens pour faire face aux dépenses, qu'à cela ne tienne. Le convaincre qu'il est malade, même en jouant le jeu du renard avec le corbeau, c'est le principal.

À ce petit jeu, tout le monde y passe. D'abord ceux qui sont en mesure de l'aider dans sa propagande. Le tambour est flatté dans son amour-propre pour avoir tenu tête à M. le Maire. Mais il doit se soigner, garder le lit, excepté "entre le lever et le coucher du soleil"<sup>143</sup> quand il faut faire le héraut à travers la ville. Quant à M. Bernard, l'instituteur, et Mme Rémy, la patronne de l'hôtel (transformé en hôpital pour la circonstance), ils ne peuvent et ne doivent être malades sous aucun prétexte, car ils sont les piliers sur lesquels s'appuie le temple consacré à la médecine. Temple où viennent se prosterner les habitants du canton comme les étrangers qui, par mégarde, y risquent une visite.

Pour arriver en moins de trois mois à prendre ces villageois aisés, mais avarés et méfiants, dans les mailles de son filet, Knock se montre fin psychologue. Sa technique est

---

<sup>142</sup> Romains, *Knock* 25.

<sup>143</sup> Romains, *Knock* 47.

celle d'une plante carnivore. Ceux qui ont le malheur de venir profiter de ses consultations gratuites deviennent, sans s'en rendre compte, de véritables malades.

Si Knock est la réussite dans la médecine, Parpalaid lui, c'est l'échec. C'est un médecin raté. Surnommé ironiquement Ravachol<sup>144</sup> par nombre de ses clients, se serait-il trompé de métier? Telle est la question qu'on pourrait se poser à bon escient. Après son départ pour Lyon, certaines personnes ignoraient même "qu'il y avait eu un médecin ici avant le docteur Knock."<sup>145</sup> Knock, lui, tranche péremptoirement et dit son fait sans ambages à son confrère: "Vous produisez peu, mais vous savez acheter et vendre. Ce sont les qualités du commerçant."<sup>146</sup>

Knock se révèle contradictoire par la gratuité des soins qu'il dispense aux gens démunis, de même Parpalaid n'est pas entièrement malhonnête. Paradoxalement, quoiqu'il ne cherche pas à profiter de l'ignorance des rares malades venus le consulter, il n'hésite pas à berner ce jeune Knock qu'il pense être le plus grand benêt qu'il ait jamais rencontré, puisqu'il signe le contrat et achète ce poste sans avoir jamais mis les pieds dans cet endroit ni même s'être renseigné là-dessus: "Votre façon de traiter par correspondance [...] m'a semblé chevaleresque, ou même américain."<sup>147</sup> Mais cette place, c'est une aubaine ajoute-t-il, perfidement, en vendeur avisé qui a touché tous ses honoraires annuels juste avant la transaction.

---

<sup>144</sup> Ravachol, anarchiste français. Auteur de nombreux attentats, il fut arrêté, jugé puis guillotiné en 1892. "D'abord controversé dans le milieu anarchiste, il en devint une figure renommée" GDEL *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse* (Paris: Hachette, 1984) tome VIII.

<sup>145</sup> Romains, *Knock ou le Triomphe de la Médecine*, Acte II, 81.

<sup>146</sup> Romains, *Knock*, Acte III, Scène 6, 100.

<sup>147</sup> Romains, *Knock*, Acte I, 17.

S'intéressant surtout à son automobile, une antique machine qui devrait d'ailleurs figurer dans un musée, et à des parties de billard, Parpalaid se contentait, la plupart du temps, de renvoyer ses patients en leur disant qu'ils ne souffraient de rien de grave ou bien leur conseillait de boire des infusions. Financièrement cela n'arrangeait point ses affaires ni celles de son confrère, le pharmacien Mousquet. Parpalaid est un médecin-dilettante, et comme le dit Roger Géraud "Un médecin qui se repose, [...] qui joue à la belotte [...] qui baguenaude [...] ce n'est pas un médecin, voyons, c'est un artiste, un suspect...."<sup>148</sup>

L'apparente nonchalance professionnelle de Parpalaid le rapproche singulièrement du docteur Mazelli de Maupassant dans *Mont-Oriol*. Sceptique envers les remèdes contradictoires des différentes écoles de médecine, Mazelli croit que "quelquefois ça réussit, quelquefois ça tue."<sup>149</sup> À tout autre traitement il privilégie "le massage et le curaçao", ne voulant point transformer ses patients en armoire d'apothicaire. Parpalaid agit de même. Au lieu de les faire crouler sous des tas de longues prescriptions, comme celle du docteur Bonnefille dans *Mont-Oriol*, il conseille à ses patients de boire des infusions dont il connaît les vertus médicinales.

Un autre personnage très significatif dans *Knock*, c'est la paysanne, décrite sous le nom de "la dame en noir", à la Scène 4 de l'Acte II. Comme c'était jour de marché et qu'elle avait pu entendre crier sur la place publique qu'il se donnait des consultations

---

<sup>148</sup> Dr. Roger Géraud, *Le Médecin et son malade, Métaphysique de la guérison* (Paris-Genève: La Palatine, 1967) 108.

<sup>149</sup> Guy de Maupassant, *Mont-Oriol*, annoté par Marie-Claire Bancquart (Paris: Gallimard-Collection Folio, 1976) 242.

gratuites, elle a voulu en profiter aussitôt que possible, en se présentant la première. On ne sait jamais! Ce n'est pas chaque jour qu'on trouve pareille aubaine!

Elle ne se gêne guère pour cacher son avarice. Le précédent médecin n'offrait jamais de consultation gratuite! Voilà pourquoi elle ne s'était jamais donné la peine de se faire examiner, malgré cette douleur à la fesse gauche, douleur traînée depuis quarante ans! Douleur qui est due sûrement à une chute d'une échelle; "d'une échelle d'environ trois mètres cinquante posée contre un mur"<sup>150</sup>, lui affirme Knock. Elle en est très vite persuadée: son avarice n'a d'égale (elle lui est peut-être même inférieure) que sa stupidité. Elle voudrait guérir, même "grossièrement" oui, mais si possible "à moins cher". Car "Ah! Là là! Près de trois mille francs (pour la soigner)? C'est une désolation, Jésus Marie!"<sup>151</sup>, s'écrie-t-elle, presque comme Harpagon demandant justice au ciel après avoir été volé.<sup>152</sup>

La dame en violet, qui se donne deux dénominations "dame Pons, née demoiselle Lempoumas" revêt aussi l'habit de l'avare, dans la Scène 5 de l'Acte II, mais elle est plus subtile que la dame en noir. (Jules Romains serait-il misogyne? Pourquoi seulement des femmes avares -si on oublie Parpalaid- dans cette pièce, se demanderaient des féministes indignées). Dame Pons est une femme d'affaires. À ce titre, elle est insomniaque, préoccupée par ses fermiers et assaillie par l'inquiétude causée par des investissements douteux.

Malgré sa prétendue déchéance financière elle avoue à Knock, sans s'en rendre compte, que la grosse somme placée dans des actions ne représente, en fait, "pas plus du

<sup>150</sup> Romains, *Knock*, Acte II, Scène 4, 60.

<sup>151</sup> Romains, *Knock* 62.

<sup>152</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, annotées par M. Rat (Paris: Gallimard, 1959) tome II, 395.

dixième” de son avoir. Elle n’est pas seulement avare, elle dédaigne en plus le petit peuple et la petite bourgeoisie qui n’ont point de nobles racines comme elle, mais qui se sont enrichis tandis qu’elle voit sa situation injustement décliner de jour en jour, elle dont la lignée peut être retracée jusqu’au XIII<sup>e</sup> siècle, dit-elle.

En dépit de cette distance qu’elle place entre elle et le peuple (qu’elle désigne comme ses gens à elle), dame Pons joue le rôle de grande châtelaine. Avec un port royal, elle se présente à la consultation gratuite parce que, dit-elle, elle a “voulu donner l’exemple [...] s’ils voient qu’une dame Pons, demoiselle Lempoumas, n’hésite pas à inaugurer les consultations gratuites, ils n’auront plus honte de s’y montrer.”<sup>153</sup> Mais elle se laisse prendre, elle aussi, au jeu de Knock.

Il lui suggère qu’elle a peut-être les vaisseaux sanguins du cerveau en forme de tuyau de pipe. Sans même réaliser qu’on ne prise pas avec une pipe et faisant une association d’idées entre les termes pipe et tabac, elle s’affole, car elle prise un peu, dit-elle. Ou bien, continue Knock, enfonçant le couteau dans la plaie, elle souffre d’une névroglie (sic) –névràlgie?- qui progresse comme “un crabe, ou un poulpe, ou une gigantesque araignée en train de vous grignoter, de vous suçoter et de vous déchiqueter doucement la cervelle.”<sup>154</sup>

Convaincue et horrifiée après une telle description, et redoutant une lente agonie dans d’affreuses douleurs -comme Argan, vilipendé et voué à la douleur puis à la mort par Monsieur Purgon-<sup>155</sup>, dame Pons préfère en finir tout de suite. “Voilà certainement ce que

<sup>153</sup> Romains, *Knock*, Acte II, Scène 5, 68.

<sup>154</sup> Romains, *Knock* 69-70.

<sup>155</sup> Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte III, Scène 5.

je dois avoir. Je le sens bien. Je vous en prie, docteur, tuez-moi tout de suite. Une piqûre, une piqûre! Ou plutôt ne m'abandonnez pas. Je me sens glisser au dernier degré de l'épouvante."<sup>156</sup>

Le style de l'œuvre, à l'égal des personnages, est assez remarquable. S'il n'emploie pas dans ses dialogues d'une façon égale le même niveau de patois pseudo-auvergnat présenté par Maupassant dans *Mont-Oriol*, du moins Jules Romains ne craint pas d'utiliser des expressions familières ou populaires et cocasses. C'est ainsi que Knock croit, ou feint de croire, que la Saint-Michel c'est la "Saint-Glinglin." Installé à Saint-Maurice, il ne supporte pas que des gens viennent lui "faire la nique"<sup>157</sup> avec leur bonne santé. Il est irrité comme le premier médecin, dans la Scène 1 de l'Acte II dans *Monsieur de Pourceaugnac*, poursuivant son patient: "Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin."<sup>158</sup>

Parallèlement on trouve dans *Knock* un langage apparemment plus élevé. Comme M. Macroton et les autres médecins de *L'Amour médecin*<sup>159</sup>, Knock emploie le jargon médical pour imposer la maladie à ses visiteurs. La paysanne prend une leçon de neurologie en voyant une coupe de la moëlle épinière avec la colonne de Clarke (terme médical réel) et le faisceau Türck (plutôt douteux). Le pharmacien Mousquet, cultivé, parle comme André Gide: "En trois mois [...] on fait du chemin. Et encore plus à la descente qu'à la montée."<sup>160</sup>

<sup>156</sup> Romains, *Knock* 70.

<sup>157</sup> Romains, *Knock*, Acte III, Scène 6, 96.

<sup>158</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat (Paris: Gallimard, 1959) tome II, 436.

<sup>159</sup> Molière, *L'Amour médecin*, Acte II, Scène 5.

<sup>160</sup> Romains, *Knock*, Acte III, Scène 7, 102.



Par son érudition il se rapproche de Monsieur Homais, pharmacien lui aussi, dans *Madame Bovary* de Flaubert.

Jules Romains développe plusieurs thèmes dans *Knock*. La vanité, le désir de paraître plus que l'on est (un salaud ou un être inauthentique, dirait Sartre), de soigner son image de marque sont présents dans cette courte pièce. Dans l'Acte I, le docteur Parpalaïd et sa femme veulent faire croire à Knock que leur train de vie est excellent, en dépit de la rareté de la clientèle. Parpalaïd explique constamment à son nouveau confrère comment il va jouir d'une vie bien remplie. Il essaie, du mieux qu'il peut, de dévier l'attention de Knock afin que ce dernier ne s'aperçoive pas des toussotements éperdus du moteur et d'autres problèmes de toute sorte qui menacent sa voiture.

Lorsque la guimbarde essoufflée s'arrête, Jean, le chauffeur, exténué lui aussi, informe Parpalaïd de l'urgence où il se trouve de procéder à des réparations immédiates. Alors le vieux rusé laisse croire à Knock, que puisque leur conversation risque de s'éterniser, il a demandé à Jean d'en profiter pour "effectuer son nettoyage mensuel de carburateur."<sup>161</sup>

Knock lui, avait exigé de se faire appeler docteur, sur le bateau, même quand il n'avait pas encore commencé ses études. "Pour des raisons de prestige"<sup>162</sup> confie-t-il à Parpalaïd quoiqu'il sût, en son for intérieur, qu'il n'y avait nullement droit. Dans la Scène 2 de *La Jalousie du Barbouillé* de Molière, le docteur déclare au Barbouillé, le mari

---

<sup>161</sup> Romains, *Knock*, Acte I, 27.

<sup>162</sup> Romains, *Knock* 26.

d'Angélique: "Sache auparavant que je ne suis pas seulement un docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, et dix fois docteur."<sup>163</sup>

De même Knock réplique au docteur Parpalaïd qui doute de ses qualifications professionnelles: "Je suis bien réellement et bien doctoralement docteur."<sup>164</sup> Mais ce qui caractérise Knock, c'est son obsession à terrasser la santé des gens bien portants. Exerçant son art jusqu'à la mégalomanie, il voudrait que tout le monde se mette au lit et qu'il leur dise, à l'instar d'un monarque de droit divin régentant ses sujets: "Vous êtes nés pour devenir malades, ... tandis que moi, c'est afin que je vous soigne!" Il se rapproche ainsi des médecins du théâtre de Molière qui affichent un "*comique professionnel* [...] Ils traitent le malade comme s'il avait été créé pour le médecin, et la nature elle-même comme une dépendance de la médecine."<sup>165</sup>

Jules Romains écrit ailleurs: "Il faut, au médecin, une dose supplémentaire d'infatuation et d'aveuglement naturels pour qu'il soit aussi intolérant que d'autres, et féroce sûr de détenir la vérité."<sup>166</sup> Et plus loin, parlant toujours des médecins, "De tous les hommes de science, il est celui qui prend le plus de goût à la littérature et à l'art."<sup>167</sup> Roger Géraud, analysant les rapports médecin-malade, les considère selon l'optique sartrienne: "La relation du médecin au malade n'est pas dans la médecine traditionnelle et dans la plupart des cas un dialogue de deux libertés. C'est le rapport d'un sujet, le médecin, à un objet, le malade."<sup>168</sup>

---

<sup>163</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat (Paris: Gallimard, 1959) tome I, 14.

<sup>164</sup> Romains, *Knock*, Acte I, 29.

<sup>165</sup> Bergson, *Le Rire* 136.

<sup>166</sup> Jules Romains, *Hommes, Médecins, Machines* (Paris: Flammarion, 1959) 42.

<sup>167</sup> Romains, *Hommes, Médecins, Machines* 43.

<sup>168</sup> Géraud 91.

Marcel Proust, relatant les épisodes de sa maladie d'enfance et de ses relations avec Cottard, son médecin, trouve ce dernier plutôt frustré, malgré ses évidentes qualités.

“Cottard est un médecin autocrate - comme il y en a encore de nos jours. L'omniscient ne sollicite pas, interdit même la participation du malade, il ne daigne pas lui expliquer les raisons de son verdict. [...] Ses parents finissent par suivre les conseils du professeur. En trois jours, les râles et la toux disparaissent.”<sup>169</sup> Et Proust conclut:

Alors nous comprîmes que Cottard tout en me trouvant, comme il le dit dans la suite, assez asthmatique et surtout ‘toqué’, avait discerné que ce qui prédominait à ce moment-là en moi, c'était l'intoxication et qu'en faisant couler mon foie et en lavant mes reins, il décongestionnerait mes bronches, me rendrait le souffle, le sommeil, les forces. Et nous comprîmes que *cet imbécile était un grand clinicien.*<sup>170</sup>

Knock est aussi un grand clinicien mais maniaque. Cependant, à sa décharge, il faut reconnaître que sa monomanie est automatique: “malgré moi quand je rencontre un visage, mon regard se jette, sans même que j'y pense, sur un tas de petits signes imperceptibles [...] la peau, la sclérotique, les pupilles, les capillaires, l'allure du souffle, le poil [...] que sais-je encore, et mon appareil à construire des diagnostics fonctionne tout seul.”<sup>171</sup>

La santé est l'ennemie de Knock. Sa manie de manipuler, de triturer les gens -car il ne se préoccupe pas de guérir-, s'avive à la vue de personnes bien portantes. Elles l'irritent au plus haut point. Il est comme un religieux qui verrait des pécheurs. Il faut qu'il les convertisse, qu'ils se repentent de leur péché (de jouir d'une bonne santé), et comme acte de

---

<sup>169</sup> Serge Béhar, *Cahiers Marcel Proust No. 1, L'univers médical de Proust* (Paris: Gallimard, 1970) 148-49.

<sup>170</sup> Marcel Proust, *A la Recherche du temps perdu, III, A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (Paris: Gallimard, 1919) 90.

<sup>171</sup> Romain Rolland, *Knock*, Acte III, Scène 9, 107-08.

contrition, qu'ils participent à la cérémonie d'adoration et de communion dans la Médecine dont il est le Grand Prêtre.

Car son unique but à lui c'est que tout et tous s'inclinent devant la volonté suprême de la Médecine. Il conçoit une vie hiérarchique où le malade est dominé par le médecin, tandis qu'ils sont tous les deux des sujets de la Médecine. "Il y a un intérêt supérieur à ces deux-là, celui de la médecine [...] de quelques milliers d'individus neutres, indéterminés, mon rôle, c'est de les déterminer, de les amener à l'existence médicale."<sup>172</sup>

Il tire une vanité profonde dans son délire à torturer médicalement les êtres humains qui, lors de son arrivée à Saint-Maurice, le narguaient avec leur bonne mine. Maintenant c'est sa revanche à lui, il les a superbement terrassés. "Dans deux cent cinquante de ces maisons [...] il y a deux cent cinquante chambres où quelqu'un confesse la médecine, deux cent cinquante lits où un corps étendu témoigne que la vie a un sens, et grâce à moi un sens médical."<sup>173</sup> Le docteur Roger Géraud minimise cette étrange situation, en la définissant comme "une humanité, enfin tranquillisée par sa mise au repos et au lit, [...] dans la doctrine secrète du Docteur Knock."<sup>174</sup>

Les notes finales de mise en scène de *Knock et du Malade imaginaire* se différencient par le ton, lugubre, glacial et inquiétant chez Romains, enjoué, chaleureux et insouciant chez Molière. Ce dernier écrit: "Dernière Entrée de Ballet. Des Médecins, des Chirurgiens et des Apothicaires qui sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils

<sup>172</sup> Romains, *Knock*, Acte III, Scène 6, 95-96.

<sup>173</sup> Romains, *Knock*, Acte III, Scène 6, 98.

<sup>174</sup> Géraud 135.

sont entrés<sup>175</sup> (c'est-à-dire en chantant et en dansant). Ce qui contraste avec celle de *Knock* à l'atmosphère oppressante. "Knock s'éloigne. Dix heures achèvent de sonner. Parpalaid médite, affaissé sur une chaise. Scipion, la bonne, madame Rémy paraissent, porteurs d'instruments rituels, et défilent, au sein de la Lumière médicale."<sup>176</sup>

La médecine, comme de nombreuses autres activités humaines, "nobles" à l'origine, peut être entachée par l'argent. S'il les confine dans un hôpital, Knock, malgré son nom qui rappelle le terme de boxe "knock-out", n'assomme pas ses clients par des honoraires élevés. Il leur demande peu. Le psychanalyste dans le roman *Les Mots pour le dire* de Marie Cardinal a une optique différente. À sa patiente, le narrateur-personnage central de l'ouvrage, il déclare d'emblée qu'elle devra subir, pendant trois ans, trois séances hebdomadaires de cure, à quarante francs la séance. Ce qui fait approximativement 18 720 francs. La patiente ayant fait savoir qu'elle ne pourra faire face à de telles dépenses, étant trop démunie, le psychanalyste lui répond: "Ce que je veux c'est que vous sachiez que vous devez me payer et que cela doit vous coûter cher. Les séances que vous manquerez seront dues, comme les autres. Si cela ne vous coûte pas d'une manière ou d'une autre vous ne prendrez pas l'analyse au sérieux. C'est reconnu."<sup>177</sup> De plus, il veut qu'elle fasse table rase de ce qu'elle sait sur la psychanalyse: "essayez de ne pas tenir compte de ce que vous savez de la psychanalyse, tâchez de ne pas vous référer à ces connaissances, trouvez des

---

<sup>175</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, éditées par Maurice Rat (Paris: Gallimard, 1959) tome II, 910.

<sup>176</sup> Jules Romains, *Knock* 108.

<sup>177</sup> Marie Cardinal: *Les Mots pour le dire* (Paris: Bernard Grasset et Fasquelle, 1975) 36.

équivalents aux mots du vocabulaire analytique que vous avez appris. Tout ce que vous savez ne peut que vous retarder.”<sup>178</sup>

En somme, plus grande est l’ignorance du patient et plus grande est sa propension à la dépense, plus grandes seront alors ses chances de guérison (ou plutôt de *guérison*). Roger Géraud, dans *Le médecin et son malade*, aborde ce sujet, plutôt sordide entre le médecin et ses patients: “La notion d’argent ne nous semble pas aider à l’harmonie des rapports personnels entre le médecin et le malade [...] L’expérience prouve que les hauts honoraires guérissent par eux-mêmes (pas toujours) et que dans la plupart des sociétés, primitives ou élaborées, l’homme-médecin reçoit une offrande propitiatoire!”<sup>179</sup> Sur la signification de ce geste, qu’il compare à un rituel primitif, il est d’un avis presque opposé à celui de nombre de ses confrères: “Notre opinion paradoxale est qu’il sert le malade et dessert le médecin [...] Le paiement à l’acte pousse le médecin à multiplier les consultations, il incite au rendement, donc à la mauvaise qualité.”<sup>180</sup>

Commentant des statistiques sur la durée moyenne des consultations, en Allemagne, au cours des années 60, qui passe de quatre minutes en clinique pour chuter “de deux minutes six secondes à trois” pour des visites à domicile, il estime ces dernières comme de la “médecine-flash.”<sup>181</sup> Dans le créole haïtien, pour s’étonner de la brièveté de la présence de quelqu’un chez vous, qui à peine arrivé s’excuse déjà de devoir s’en aller, on dit, ironiquement, qu’il s’agit là “d’une visite de docteur.”

---

<sup>178</sup> Cardinal 37.

<sup>179</sup> Géraud 160.

<sup>180</sup> Géraud 160.

<sup>181</sup> Géraud 161.

La finalité de Knock est autre. Il veut enfermer tout le monde et les mettre au lit. Roger Géraud, médecin lui-même, a beau minimiser l'initiative de Knock "une humanité enfin [...] mise au repos"<sup>182</sup>, on est en droit d'être terrorisé devant une telle perspective, somme toute très plausible. Après avoir lu *Knock*, on se sent oppressé à l'idée d'aller consulter un médecin, même celui qu'on connaît depuis fort longtemps. On a peur de son sourire, de son entregent fait pour vous calmer ou pour vous mettre en garde contre les maladies. On se dit qu'il essaie, comme Knock, de nous *mettre en boîte*. Avant on ne souffrait d'aucune maladie grave. Mais à la suite d'un simple examen annuel de routine, il déclare que si on ne suit pas tel ou tel régime préventif, il ne reste plus que quelques mois à profiter de la vie. Telle est la technique de Knock avec ses patients. Par exemple, à la dame en violet, dame Pons née demoiselle Lempoumas, qui souffre d'une simple insomnie, il diagnostique son mal comme "un crabe, ou un poulpe, ou une gigantesque araignée en train de vous grignoter, de vous suçoter et de vous déchiqueter doucement la cervelle." Pour se guérir d'un tel mal, continue-t-il, il est impératif de suivre une "cure pendant deux ou trois années, et aussi d'avoir sous la main un médecin qui s'astreigne à une surveillance incessante du processus de guérison, à un calcul minutieux des doses radioactives -et à des visites presque quotidiennes."<sup>183</sup>

Knock est dévoré par la furieuse envie de contrôler toute la communauté. Pour cela il propose à M. Bernard, l'instituteur, de l'aider à préparer des conférences pour éduquer, c'est-à-dire pour terroriser, la population de Saint-Maurice. "Pour débiter, une petite

---

<sup>182</sup> Géraud 135.

<sup>183</sup> Romains, *Knock*, Acte II, Scène 5, 70.

conférence [...] très agréable, sur la fièvre typhoïde [...] les accidents mortels qu'elle déchaîne soudain, les complications redoutables [...] le tout agrémenté de jolies vues : bacilles formidablement grossis, détails d'excréments typhiques, ganglions infectés, perforations d'intestin, et pas en noir, en couleurs." Si ça ne fait aucun effet sur les habitants, il a une parade: "Pour ceux que notre première conférence aurait laissés froids, j'en tiens une autre, dont le titre n'a l'air de rien 'Les porteurs de germes' [...] je serais curieux de connaître quelqu'un qui, au sortir de cette deuxième petite causerie, se sentirait d'humeur à batifoler."<sup>184</sup>

La situation peut se renverser pourtant. C'est ainsi que Raphaële Billetdoux nous montre Jean-Hippolyte Cyprien Fourrey, psychanalyste-psychiatre de son état, à l'asile.<sup>185</sup> Un psychiatre à l'asile, quoi de plus normal? S'il y séjourne en tant que clinicien, oui, mais non comme patient, ce qui n'est guère banal. Docteur Fourrey (fourré dans un sale pétrin) est enfermé à l'asile pour avoir commis, dans l'exercice de sa profession, des excès (attentats à la pudeur) au cours d'une fête organisée par une de ses patientes dans un château. C'est son collègue, invité comme lui, et qui l'avait auparavant incité à aller "à fond", qui signe –ironie du sort- sa feuille d'internement. Il est vrai que Fourrey est loin d'être un psychanalyste ordinaire. Il se définit "médecin de l'âme, nous recevons en blouse blanche, abstraction faite du boutonage."<sup>186</sup> Et comme tel "nous réclamons pour notre statut, à l'égal des savants, des écrivains, des inventeurs, de tous les aventuriers de l'âme, le

<sup>184</sup> Romains, *Knock*, Acte II, Scène 2, 51-52.

<sup>185</sup> Raphaële Billetdoux, *Mélanie dans un vent terrible* (Paris: Bernard Grasset, 1994).

<sup>186</sup> Billetdoux 30.



droit à tâtonner.”<sup>187</sup> Et à tâtonner, surtout dans la recherche de nouvelles cures, il y va à fond. Au lieu de la traditionnelle confession, allongé tranquillement sur un canapé, le patient se voit offrir (est confronté même par) une séance de lutte: “Là où, chez les humains, l’approche verbale demeure insuffisante à dénouer une détresse, une brève et vigoureuse bataille au sol a souvent de bons résultats. Nous avons mis notre vie en disponibilité pour être l’opposant. Le tapis est partie intégrante du mobilier affecté aux soins, comme la table, les rideaux ou les portes capitonnées.”<sup>188</sup>

On peut retrouver une semblable image de psychiatre original et raté, opposé à Knock, chez Jacquemort, personnage de Boris Vian, dans son roman *L’Arrache-cœur*. C’est le portrait d’un jeune psychiatre tombé par hasard dans un village. À l’instar des dates fantaisistes –combinaisons de deux mois- “73 févruin”<sup>189</sup>, “107 avroût”<sup>190</sup>, “28 octobre”<sup>191</sup> trouvées dans ce roman, Jacquemort, au nom bien significatif, est un personnage en demi-teinte. S’insurgeant contre l’irrationalité et la cruauté des villageois, il ne s’embarrasse guère de scrupules dans ses relations avec “ses patients.” Il couche avec la bonne dans la maison de son employeur où il loge, au lieu de la “psychanalyser.” Il constate lui-même son échec: “J’ai été eu, continua Jacquemort. Ce pays m’a eu. Quand je suis arrivé, j’étais un jeune psychiatre plein d’allant, et maintenant, je suis un jeune psychiatre sans allant du tout. Ça fait une grosse différence assurément.”<sup>192</sup>

---

<sup>187</sup> Billetdoux 97.

<sup>188</sup> Billetdoux 96.

<sup>189</sup> Boris Vian, *L’Arrache-cœur* (Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1962) 155.

<sup>190</sup> Vian 161.

<sup>191</sup> Vian 223.

<sup>192</sup> Vian 156.

Fourrey et Jacquemort donnent l'image de médecins incapables, plutôt rares de nos jours, de maîtriser leurs patients. Il en va tout autrement dans *Un Cas intéressant*, pièce en deux parties et onze tableaux de Dino Buzzati. Ce n'est pas, comme chez Molière, une simple farce de la "commedia dell'arte dont le Docteur est un des personnages classiques."<sup>193</sup> Ce serait "aussi bien un drame de la destinée qu'une satire sociale, (presqu'un mélange de) *La Mort d'Ivan Illitch* et *Knock*"<sup>194</sup>, nous dit Albert Camus, adaptateur-traducteur de l'ouvrage à partir de l'italien, et créateur lui-même du docteur Rieux dans *La Peste*. Dans *Un Cas intéressant*, les médecins sont tout puissants: ils enferment, dans un immeuble de six étages, des gens présentant de légers symptômes. Comme Knock, les professeurs Schroeder et Claretta ne voient que l'intérêt suprême de la médecine. À Corte, le principal malade, récalcitrant, Schroeder fait comprendre qu' "Il faut distinguer en effet entre une situation privée et une situation clinique [...] Personnellement, continue-t-il, je dois prendre en considération la seconde de ces deux situations."<sup>195</sup>

Devenus véritable pâte à modeler entre les mains de leurs praticiens, les patients, simples malades imaginaires au départ comme Argan, voient graduellement leur mal augmenter proportionnellement en opposition à la direction de leur déplacement à travers l'immeuble (on dirait du Molière écrit ou pensé par Alain Robbe-Grillet!). Leur maladie et leur isolation vont crescendo lorsque, invoquant de fallacieux arguments, on les descend d'un étage à l'autre. Les cliniciens y ont bien pensé, à l'avance. Le chemin est plus facile à

---

<sup>193</sup> Molière, *Œuvres Complètes*, Chronologie, introduction et notices (sic) par Georges Mongrédien (Paris: Garnier-Flammarion, 1965) tome II, 411.

<sup>194</sup> Dino Buzzati, *Un Cas intéressant*, trad. Albert Camus, *Théâtre, Récits, Nouvelles* (Paris: Gallimard-Bibliothèque de la Pléiade, 1967) 601.

<sup>195</sup> Buzzati 660.

la descente qu'à la montée: on est donc enclin à se laisser couler dans la maladie, jusqu'au premier étage, où "ça ne concernerait plus les médecins, mais seulement les curés."<sup>196</sup> Le découragement et la neurasthénie qui s'ensuivent annihilent toute velléité d'effort pour remonter et se sauver, car les pauvres enfermés sont persuadés, logiquement d'ailleurs, que la sortie est en bas, mais, malheureusement, toutes les issues sont fermées, y compris les fenêtres, totalement murées. C'est "une méthode moderne, la méthode Schroeder naturellement"<sup>197</sup>, "l'hypocrisie"<sup>198</sup>, méthode aussi efficace que celle de Knock, voire plus dangeureuse, car "associée ici à une logique concentrationnaire" où les médecins, en un processus inverse de l'accouchement, infantilisent d'abord les patients pour les placer ensuite dans le ventre de la mort.

Jules Romains s'intéressait tout aussi bien à la philosophie et à la littérature qu'à la science. C'est ainsi qu'il publia en 1920 des *Recherches sur la vision extra-rétinienne*. Ce penchant pour les sciences exactes l'a peut-être amené tout naturellement à examiner la pratique de la médecine mais sous une forme satirique. Car, à son époque, des charlatans sévissaient encore et profitaient de la crédulité de certaines personnes facilement influençables. Son intérêt pour la science en tant qu'homme de lettres serait-il la seule motivation qui l'aurait porté à caricaturer ainsi les médecins? Il semble que ce soit surtout l'expérience traumatisante de la Première Guerre mondiale qui avait probablement ébranlé ses profondes convictions sur les possibilités de l'Unanimisme.

La désillusion, dont étaient frappés les tenants du mouvement dada, l'avait

---

<sup>196</sup> Buzzati 669.

<sup>197</sup> Buzzati 669.

<sup>198</sup> Buzzati 704.

sûrement atteint lui aussi. On pourrait prendre pour preuve son poème "Europe", écrit au début de la Première Guerre mondiale:

Voilà soixante jours que l'Europe est en guerre.  
 [...]
 L'Europe, mon pays, est en proie aux armées  
 [...]
 Le monde est une explosion  
 Qui reprend et qui rebondit  
 Il ressemble à l'obus qui fuse  
 À la grenade qui éclate;  
 [...]
 Je dis que leur joie n'est pas vaine  
 Ni leur orgueil sans fondement  
 À tous les servants de canons  
 Et tous les fousseurs de mines;  
 Car c'est bien eux qui font le signe  
 Véridique de l'univers.<sup>199</sup>

Constatant les ravages de cet affrontement entre des peuples qui se disaient civilisés, il est devenu plus enclin à montrer les dangers d'une société capable d'exploiter l'ignorance de la masse. C'est ainsi qu'il compare, bien des années plus tard, les politiciens à de mauvais médecins:

Ce n'est pas que la notion de 'science politique' soit inconnue. Mais l'interprétation qu'on lui donne fait penser à l'époque où la médecine se divisait en plusieurs écoles, chacune persuadée de tenir la vraie explication, et plus encore désireuse d'attirer le maximum de clientèle.<sup>200</sup>

Malgré tout, le mouvement unanimiste qu'il avait lancé, ainsi que son activité de romancier et de dramaturge furent finalement consacrés officiellement en 1946 lorsqu'il fut élu à l'Académie Française.

Cependant *Knock* restera une œuvre marquante. Car, si le médecin apparaît surtout ridicule chez Molière et Maupassant, par contre chez Romains, il devient terriblement

<sup>199</sup> André Figueras, *Poètes d'Aujourd'hui, Jules Romains* (Paris: Pierre Seghers, 1952) 143-45.  
<sup>200</sup> Jules Romains, *Lettre ouverte contre une vaste conspiration* (Paris: Albin Michel, 1966) 144.

puissant, d'où résulte un danger pour ses patients. Il faut dire que *Knock* est un peu malade lui aussi: sa pratique médicale est un prurit qui le consume. C'est une passion ressentie depuis l'enfance. Ce qu'il a de marquant c'est qu'il préfigure les médecins modernes, les "psy" manipulateurs, semblables aux docteurs dans *Un Cas intéressant* de Buzatti.

## **2. Traits communs et disparités entre la satire médicale chez Molière, Maupassant et Romains.**

Quoique plus moderne, ou plutôt en raison de cela, *Knock* est un mélange de la satire trouvée dans les œuvres de Molière et dans *Mont-Oriol*. C'est ainsi que la crédulité de la dame en noir devant le médecin, ainsi que sa crainte de la maladie et le besoin de s'en guérir associés à sa sordide avarice la rapprochent davantage d'Argan du *Malade imaginaire*, que de tout personnage de *Mont-Oriol*. "Ah! là! là! Près de trois mille francs? C'est une désolation, Jésus Marie! [...] Et en faisant ça plus... grossièrement, vous ne pourriez pas me guérir à moins cher?... à condition que ce soit bien fait tout de même"<sup>201</sup>, déclare-t-elle à Knock sur un ton plaintif similaire à celui d'Argan. Au début du *Malade imaginaire*, on voit Argan, au cours d'un monologue durant lequel il comptabilise ses dépenses médicales, pester contre son apothicaire, Monsieur Fleurant, qui lui fait payer trop cher ses ordonnances: "[...] Mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil, il faut être aussi raisonnable et ne pas écorcher les malades. [...] Ah! Monsieur Fleurant, c'est

---

<sup>201</sup> Romains, *Knock*, Acte II, Scène 4.

se moquer, il faut vivre avec les malades. [...] Ah! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît; si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade..."<sup>202</sup>

*Knock* peut être comparé à *Mont-Oriol* en ce sens que les deux œuvres offrent une caricature de la médecine pratiquée à "grande échelle", la médecine-industrie, mais sous différents aspects. Dans *Mont-Oriol*, tous les moyens sont utilisés pour attirer le plus grand nombre possible de vacanciers-patients: falsification de données météorologiques, persuasion des médecins qui deviennent de simples agents commerciaux d'Andermatt, qui lui utilise la publicité pour vendre les soins promis. *Knock* fait de même. Dès son arrivée à Saint-Maurice, il s'empresse de faire annoncer, par le tambour de ville, des consultations gratuites, accordées depuis le XVIIe siècle par Théophraste Renaudot.<sup>203</sup> Il s'accorde également l'aide de l'instituteur, M. Bernard, pour préparer et présenter des conférences publiques pour frapper l'imagination de la population locale. Dans *Mont-Oriol*, le docteur Bonnefille était "embusqué là comme une araignée dans sa toile, il guettait les allées et venues des malades". *Knock* lui aussi présente des qualités de fileur de dentelle arachnéenne: il pétrifie de terreur ses patients par des descriptions hallucinantes de leur affection. À demoiselle Lempoumas il déclare que sa névralgie est comme "un crabe, ou un poulpe, ou une gigantesque araignée", qui serait en train de dévorer sa cervelle.

Cependant, on trouve une différence marquante entre *Mont-Oriol* et *Knock*.

Maupassant ne met pas l'accent sur la réussite de la médecine à amadouer des malades,

<sup>202</sup> Molière, *Le Malade imaginaire*, Acte I, Scène 1.

<sup>203</sup> "...Moins connu par ses initiatives en médecine que parce qu'il est l'inventeur de la presse [...] Renaudot (médecin ordinaire de Louis XIII) inaugure également les consultations gratuites..." François Millepierres, *La vie quotidienne des médecins au temps de Molière* (Paris: Hachette, 1964) 157-59.

mais plutôt sur son impuissance à les dominer. On y trouve même tout à fait le contraire d'une médecine triomphante. Car, mis à part quelques rares vacanciers, tel le marquis de Ravenel inquiet de perdre l'assistance d'un médecin, tous les personnages importants de *Mont-Oriol* mettent en déroute, donc mettent en doute le pouvoir de guérison des médecins. Christiane s'amuse de les voir défiler dans sa chambre pour l'ausculter, Paul Brétigny souligne narquoisement les buts opposés de la machine à exercice, et tandis que le père Clovis, d'accord avec les Oriol, simule la guérison miraculeuse de sa prétendue maladie, par une cure d'eau minérale, Andermatt manipule adroitement les médecins pour renflouer son investissement.

Point de tout cela dans *Knock*. Bien au contraire, on y rencontre l'image de la réussite médicale. Knock n'est pas un médecin ridicule et incompetent comme ceux de Molière, ou attaché à des hommes d'affaires véreux du genre de ceux de *Mont-Oriol*. Non, Knock, c'est le médecin omnipotent, capable de vous aliter si et quand bon lui semble. D'ailleurs la farce n'est plus de mise dans *Knock*. Dans les comédies moliéresques, les personnages portent des costumes bigarrés. Par exemple Sganarelle dans *Le Médecin malgré lui* a "un habit jaune et vert". Maupassant, dans *Mont-Oriol*, colorie par-ci par-là les personnages aussi bien que le décor. C'est ainsi que Christiane déambule "en toilette rose, des pieds à la tête [...] elle avait l'air d'une aurore"<sup>204</sup>, et les touches descriptives des randonnées atténuent, par moments, les scènes tristes. Dans *Knock*, par contre, Jules Romains nous présente des personnages presque lugubres dans leur habillement: une dame

---

<sup>204</sup> Guy de Maupassant, *Mont-Oriol* (Paris: Gallimard-Collection Folio, 1976) 105.

en noir, une autre en violet, quant au décor de l'hôtel, transformé en hôpital, les "linges blancs de l'asepsie moderne y apparaissent".<sup>205</sup>

Du temps de Molière, les médecins perpétuaient une consultation toute livresque. Ils établissaient leurs diagnostics et soignaient "dans les formes", c'est-à-dire comme s'il s'agissait d'un exercice de rhétorique. Tel est le cas des Diafoirus et des deux médecins dans *Monsieur de Pourceaugnac*, ce qui correspondait à la réalité, ou bien se faisaient rosser de coups de bâton, caricature de la médecine dans *Le Médecin malgré lui*, dans l'exercice de leur profession. Ils soignaient principalement par des clystères, des saignées et des purges. Ils se méfiaient des expériences, en dépit des travaux de Descartes. Car ils interprétaient à la lettre, c'est-à-dire d'une façon erronée, les préceptes du père de la médecine, Hippocrate. Celui-ci, dans le premier de ses aphorismes, a dit: "*Vita brevis, ars longa, ...*" c'est-à-dire, la vie est brève, l'art prend du temps [...] ou encore, l'expérience est trompeuse, le raisonnement difficile.<sup>206</sup>

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les chirurgiens-barbiers, corporation dédaignée par les docteurs, se comportaient comme des bouchers avec les rares cadavres dont ils disposaient pour leurs recherches. Il a fallu attendre le XIX<sup>e</sup> siècle pour que la pratique de la dissection soit en usage dans l'enseignement de la médecine. Malgré tout, les patients continuent à être forcés d'avaler les explications les plus saugrenues sur leur mal. Ces connaissances anatomiques permettent par exemple au docteur Latonne de *Mont-Oriol*, d'établir un diagnostic sur

Christiane Andermatt en lui expliquant que, lui et ses confrères, délaissant la théorie

<sup>205</sup> Romains, *Knock*, Note de mise en scène, Acte III.

<sup>206</sup> François Millepierres, *La vie quotidienne des Médecins au temps de Molière* (Paris: Hachette, 1964) 13, 18.



dépassée du déséquilibre entre les quatre humeurs, envisagent les troubles selon un (aussi cocasse) déséquilibre entre les organes. Knock fait lui aussi étalage du savoir médical de son temps en expliquant à la paysanne, pour qui c'est tout à fait du latin d'ailleurs, les raisons de sa douleur à la fesse gauche. Sur un tableau noir, il lui démontre que c'est son faisceau de Türk et sa colonne de Clarke qui, ayant glissé en sens inverse, auraient occasionné la dite douleur.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

### *La mainmise de la médecine sur notre existence*

Nous avons vu Molière, dans un XVII<sup>e</sup> siècle sceptique, étaler la vacuité de la science médicale, en mettant en scène des médocastres dont les connaissances se limitaient presque exclusivement à la théorie des quatre humeurs et qui prescrivaient des placebos ou des remèdes nocifs. Le XVIII<sup>e</sup>, quoiqu'affichant une croyance dans le progrès, avec et par la science, continua peu ou prou cette tradition séculaire de dérision des médecins.

Le XIX<sup>e</sup> siècle, partagé entre la foi en la médecine et la méfiance envers elle, dégage deux tendances qu'on peut observer chez Flaubert et Balzac. Tandis que Balzac relate les activités philanthropiques du docteur Bénassis dans *Le Médecin de campagne*, Flaubert, formateur de Maupassant, et dont le père était pourtant chirurgien, nous livre des portraits médicaux peu flatteurs dans *Madame Bovary: mœurs de province*. Ses deux personnages, le docteur Bovary et le pharmacien Homais ressemblent à leurs collègues du temps passé, en un peu plus éduqués, mais toujours aussi inutiles, et même nuisibles, à la société. Son *Dictionnaire des idées reçues* contient quelques définitions assez méchantes sur les médecins et la médecine en général:

**carabins:** dorment près des cadavres. Il y (sic) a qui en mangent.<sup>207</sup>

**chirurgiens:** ont le cœur dur: les appeler bouchers.<sup>208</sup>

**docteurs:** toujours précédé de "bon" [...] tous matérialistes. "c'est qu'on ne trouve pas la foi au bout du scalpel."<sup>209</sup>

**malade:** pour remonter le moral d'un malade, rire de son affection et nier ses souffrances.<sup>210</sup>

<sup>207</sup> Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues* (Napoli: Liguori; Paris: A. G. Nizet, 1966) 62.

<sup>208</sup> Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues* 66.

<sup>209</sup> Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues* 166.

<sup>210</sup> Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues* 98.

**nerveux**: se dit chaque fois qu'on ne comprend rien à une maladie; cette explication satisfait l'auditeur.<sup>211</sup>

Pire encore, au début du XXe siècle, chez Jules Romains, on assiste à un renforcement de la médecine-entreprise, entrevue auparavant dans *Mont-Oriol* de Maupassant. "La doctrine secrète du Docteur Knock a été inspirée à Jules Romains par la constatation empirique des pouvoirs de la médecine et par l'appréhension amusée de ce que pourrait être une humanité médicalement dirigée et confortablement installée dans la position patiente."<sup>212</sup>

Aujourd'hui, la mainmise de la médecine sur nos vies débute dès avant notre naissance. Interdiction presque absolue de naître sans l'assistance ou la simple présence d'une personne qualifiée ou autorisée à accoucher un bébé. Si tel est le cas -c'est-à-dire l'absence de ce témoin- votre naissance peut être suspectée d'incompatibilité avec la société. Comment, où et pourquoi êtes-vous né (tout seul)?

Cette nécessité de faire valoir et d'approuver votre arrivée en ce monde se retrouve également dans votre départ. Les États-Unis, qui sont souvent à la pointe du progrès, commencent à donner le ton. On peut facilement imaginer que dans un jour pas trop lointain, le suicide sans assistance sera interdit et puni (par la peine de mort peut-être?). Cependant, Knock, "partisan de la diminution de la mortalité"<sup>213</sup> n'avait point acquiescé à la demande de dame Pons de lui faire une piqûre mortelle, contrairement aux docteurs de l'hôpital-prison dans *Un Cas intéressant* de Dino Buzatti.<sup>214</sup> Mais, grâce maintenant aussi au docteur Kavorkian (sans lui le suicide ne vaut RIAN), on peut se suicider sans peur et

<sup>211</sup> Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues* 103.

<sup>212</sup> Géraud 207.

<sup>213</sup> Romains, *Knock ou le Triomphe de la Médecine* 28.

<sup>214</sup> Romains, *Knock* 70.

sans reproche, et en toute sécurité, d'ailleurs, chez soi. Le docteur Kavorkian a été poursuivi en justice pour avoir "aidé des gens à se suicider." Mais, quand on sait comment les mœurs évoluent en général, on peut se demander s'il ne sera pas un jour décoré et même *nobelisé* ? Il arrive souvent qu'un concept, décrié d'abord, devienne la norme à suivre quelques années plus tard.

Entre la naissance et la mort, nous sommes assiégés par des informations médicales de toutes sortes, certaines valables, d'autres nous menant à des impasses. On en veut pour preuves les controverses et toutes les bévues associées au problème du sida. De plus, ce que certains docteurs, qu'on voit tous les jours à la télévision, ou qui écrivent des chroniques, oublient de nous dire, et pour cause, c'est qu'ils reçoivent des subventions des fabricants de produits dont ils vantent les mérites, à l'image des médecins dans *Mont-Oriol* payant Andermatt en malades, comme des politiciens empochent des pots-de-vin. Leurs avis se suivent et ne se ressemblent pas, se contredisant du jour au lendemain, remplissant le public de confusion.

Le public qui assiste à une pièce de Molière, au XVIIe siècle comme de nos jours, sent bien la comédie ou la farce dans les personnages de médecins et de malades. Quand bien même ces médecins se contredisent l'un l'autre comme dans *L'Amour médecin*, ou dans *Le Malade imaginaire*, ils croient fermement en l'exactitude de leur art. Le public s'amuse bien de leurs bévues, de leur latin de cuisine, de leur suffisance surtout quand ils sont confrontés à des imposteurs (Sganarelle, Toinette) qui posent des diagnostics contraires. Les malades sont tout aussi portés à faire rire. Quand ils ne contrefont pas une

maladie (Lucinde) pour tromper leur entourage, ils se prennent pour de réels malades (Argan) en dépit des bons conseils qui leur sont prodigués. Le public ne peut manquer d'observer avec hilarité la prestesse avec laquelle Argan, qui se dit très malade, poursuit sa servante Toinette parce qu'elle s'oppose à son choix du futur époux pour Angélique.

La lecture de *Mont-Oriol* de Maupassant offre tout aussi bien des caricatures de médecins et de vrais-faux malades. Maupassant, malade chronique et sceptique comme Molière, peint les médecins comme des marionnettes aux mains de financiers sans scrupules. Ils se querellent au sujet de leurs diagnostics ou bien se font l'écho de théories fantaisistes, quand ils ne les discréditent pas. Ils se laissent même aller jusqu'à se faire bernier par de prétendus malades. Ici encore, comme chez Molière, la médecine est un art dont il est "de bon ton, de grand chic", comme dit Maupassant, de se moquer. L'absence de grands malades dans *Mont-Oriol*, renforce davantage le côté comique du roman, on n'y trouve que des vacanciers qui viennent en villégiature se reposer de leur vie d'oisifs. Ce faisant ils soutiennent des médecins véreux et des financiers malhonnêtes qui se sont eux-mêmes fait rouler par des paysans rusés dont l'un contrefait une guérison miraculeuse et ainsi tout le monde cautionne les vertus pseudo-médicales d'une eau de source. La satire découle ici de la facilité avec laquelle la médecine et les médecins deviennent de simples marchandises entre les mains des spéculateurs.

Si la représentation des œuvres de Molière, ou la lecture de *Mont-Oriol*, n'offre aucun portrait de médecin maître d'un art sûr et efficace, il en est différemment en ce qui concerne *Knock*. Jules Romains nous y présente un visage grinçant, lugubre et terrifiant de

la médecine devenue une fin en soi. L'heure n'est plus aux plaisanteries, comme le constatent amèrement les deux gais lurons après leur consultation gratuite faisant suite à celle de la dame en violet. Contrairement à ce qui se passe chez Molière et Maupassant, Knock est crédible en ce sens qu'on ne lui trouve aucun autre médecin pour contredire ses diagnostics. De plus, il sait lancer sa marchandise, et là il rappelle Andermatt, le financier de *Mont-Oriol*, il inaugure des consultations gratuites, il sait faire de la publicité pour mieux attirer une clientèle docile et fidèle. Avec lui, finis les antagonismes entre malade et médecin. Ce dernier est sûr de son fait, de sa science, même quand il utilise un pseudo jargon scientifique, qui renforce d'ailleurs son pouvoir pour subjuger et duper les ignorants. C'est ainsi qu'il utilise des diagrammes, ou bien trace des croquis sur un tableau pour montrer à ses patients, de façon *ex cathedra*, le mal dont ils souffrent.

Molière s'était moqué des connaissances limitées de la médecine de son époque. Maupassant et Romains dénoncent déjà la médecine industrielle. Pourtant on a pu voir, dans de nombreux scandales médicaux récents, comme celui du sang contaminé en France, impliquant des personnes haut placées, cette médecine, axée sur le rendement financier ou le prestige professionnel des praticiens, mépriser les valeurs humaines qu'elle se devait de défendre. La démanigaison de la médecine chez Knock le portait à se contenter de rendre les gens malades. Partisan de la diminution de la mortalité, il se débrouille pour recycler les malades grâce à "un petit roulement à établir."<sup>215</sup> Par contre, avec les docteurs Schroeder et Claretta, portraits des médecins "psy" contemporains, les malades n'ont plus aucun espoir

---

<sup>215</sup> Romains, *Knock*, Acte I, 29.

de sortie, l'hôpital devenant une impasse. Avec eux il ne reste plus qu'une certitude pour tout enfermé: la mort inéluctable. Comme le dit si bien Roger Géraud: "Le pire orgueil étant -c'est entendu- l'orgueil de celui (le "psy") qui étudie l'orgueil des autres...."<sup>216</sup>

Heureusement que dans la réalité, cela ne se passe pas toujours ainsi. En effet il faut bien le reconnaître: de nos jours, la médecine sauve un plus grand nombre de vies qu'elle n'en détruit par accident. Nous devrions peut-être être redevables à nos auteurs de cette amélioration de la médecine.

---

<sup>216</sup> Géraud 181.

## BIBLIOGRAPHIE

- Balzac, Honoré de. *Le Médecin de campagne*, Introduction et notes par Maurice Allem. Paris: Garnier Frères, 1961.
- . *La Comédie Humaine, Le curé de village*. Paris: Gallimard, 1949.
- . *La Peau de Chagrin*. Paris: Gallimard, 1949.
- Bédier, Joseph. *Les Fabliaux, études de littérature populaire et d'histoire littéraire du Moyen Âge*. Paris: Librairie Honoré Champion, 1964.
- Béhar, Serge. *Cahiers Marcel Proust No. 1, L'univers médical de Proust*. Paris: Gallimard, 1970.
- Bergson, Henri. *Le Rire*. 143e éd. Paris: Presses Universitaires de France, 1961.
- Billetdoux, Raphaële. *Mélanie dans un vent terrible*. Paris: Bernard Grasset, 1994.
- Bloch, O. et Wartburg, W. von. *Dictionnaire étymologique de la langue française*. Paris: Presses Universitaires de France, 1960.
- Borel, Pierre. *Le vrai Maupassant*. Genève: Pierre Cailler, 1951.
- Buzzati, Dino. "Un Cas intéressant." Trad. par Albert Camus. in *Théâtre, Récits, Nouvelles*. Paris: Gallimard- Bibliothèque de la Pléiade, 1967.
- Calvet, J. *Les Types Universels dans la littérature française*. Paris: Fernand Lanore, 1963.
- Carcassonne, Dr. L. *Molière et la Médecine*. Nîmes: A. Catélan Libraire, 1877.
- Cardinal, Marie. *Les Mots pour le dire*. Paris: Bernard Grasset et Fasquelle, 1975.
- Céline, Louis-Ferdinand. *Semmelweis*. (Thèse de médecine Paris, 1924). Paris: Gallimard, 1990.
- Chappon, G., éd. *Fabliaux et Contes du Moyen Âge*. Paris: Hatier, 1967.
- Dandrey, Patrick. *Molière ou l'esthétique du ridicule*. Paris: Klincksieck, 1992.
- . *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière, tome I, Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*. Paris: Klincksieck, 1998.
- . *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière, tome II, Molière et la maladie imaginaire ou De la mélancolie hypocondriaque*. Paris: Klincksieck, 1998.
- Decahors, E. *Dictionnaire Français-Latin*. Paris: A. Hatier, 1957.



- Defaux, Gérard. *Molière, ou les Métamorphoses du Comique: De la Comédie Morale au Triomphe de la Folie*, édité par R.C. et V.A. La Charité. Lexington: French Forum Publishers, 1980.
- Delaisement, Gérard. *Maupassant, Journaliste et Chroniqueur*. Paris: Albin Michel, 1956.
- Dulieu, Louis. *La Médecine à Montpellier, tome I, le Moyen Âge*. Avignon: Les Presses Universitaires, 1975.
- Emery, Léon. *Molière, du métier à la pensée*. Lyon: Les Cahiers Libres, 1956.
- Figueras, André. *Poètes d'Aujourd'hui, Jules Romains*. Paris: Pierre Seghers, 1952.
- Flaubert, Gustave. *Madame Bovary: mœurs de province*. Paris: Garnier, 1962.  
 ---. *Dictionnaire des idées reçues*. Napoli: Liguori; Paris: A.G. Nizet, 1966.
- Géraud, Dr. Roger. *Le médecin et son malade, Métaphysique de la guérison*. Paris-Genève: La Palatine, 1967.
- Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse*. Paris: Larousse, 1984.
- La Bruyère, Jean de. *Les Caractères*. Paris: Garnier Frères, 1962.
- Lagarde et Michard. *Littérature française. XXe Siècle*. Paris: Bordas, 1973.
- Lesage, Alain-René. *Histoire de Gil Blas de Santillane*. Paris: Garnier Frères, 1962.
- Littre, Émile. *Dictionnaire*. Paris: J-J Pauvert, 1960.
- Maupassant, Guy de. *Œuvres Complètes*. Notice de René Dumesnil. Paris: Librairie de France, 15 volumes, 1934-1938.  
 ---. *Contes choisis*. Paris: Hachette, 1939.  
 ---. *Mont-Oriol* annoté par Marie-Claire Bancquart. Paris: Collection Folio-Gallimard, 1976.
- Messières, René De. *Notes explicatives sur Le Malade imaginaire*. Paris: Librairie Larousse, 1951.
- Millepierres, François. *La vie quotidienne des médecins au temps de Molière*. Paris: Hachette, 1964.
- Molière, Jean-Baptiste Poquelin dit. *Œuvres Complètes*, Textes annotés par Maurice Rat, 2 volumes. Paris: Bibliothèque de La Pléiade-Gallimard, 1959.  
 ---. *Œuvres Complètes*, Chronologie, introduction et notices par Georges Mongrédien, 4 volumes. Paris: Garnier-Flammarion, 1964-65.

Montaigne, Michel de. *Essais*. Paris: Garnier Frères, 1967.

Proust, Marcel. *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* vol. 3 de *À la Recherche du temps perdu*, 15 volumes. Paris: Gallimard, 1919.

Renard, Jules. *Journal*. Paris: Bibliothèque de la Pléiade Gallimard, 1960.

Romains, Jules. *Knock ou le Triomphe de la Médecine*. Paris: Gallimard, 1924.

---. *Confidences d'un auteur dramatique*. Paris: Gallimard, 1953.

---. *Souvenirs et Confidences d'un écrivain*. Paris: Librairie Arthème Fayard, 1958.

---. *Hommes, Médecins, Machines*. Paris: Flammarion, 1959.

---. *Lettre ouverte contre une vaste conspiration*. Paris: Albin Michel, 1966.

Simmonet, Dominique. "Sida: le face-à-face Gallo-Montagnier." *L'Express* 1er novembre 1991: 14-17.

Vian, Boris. *L'Arrache-cœur*, présenté par Raymond Queneau. Paris: Jean-Jacques Pauvert, 1962.

Voltaire, Jean-Marie Arrouet dit. *Œuvres Complètes*. Genève: Institut et Musée Voltaire, Les Délices, 1971.

Voltz, Pierre. *La Comédie*. Paris: Librairie Armand Colin, 1964.

Wartburg, W. V. *Évolution et structure de la langue française*. Berne: Éditions A. Franke, 1971.

Zola, Émile. *Les Rougon-Macquart, histoire naturelle d'une famille sous le second Empire*, 5 volumes. Paris: Gallimard, 1949.